

Les

Veillées

Des Chaumières

MONDADORI FRANCE

*Même pour le simple
envol d'un papillon, tout
le ciel est nécessaire*

Paul Claudel



Exposition



Pieter de Hooch compose *La Peseuse d'or*, vers 1664, avec des couleurs chaudes.

BPK, BERLIN, DIST. RMN-GRAND PALAIS/JÖRG P. ANDERS



Johannes Vermeer choisit une palette sombre pour *La Femme à la balance*, vers 1664.

WASHINGTON, NATIONAL GALLERY OF ART

Vermeer... parmi ses pairs

L'exposition Vermeer et les maîtres de la peinture de genre, au musée du Louvre, met à l'honneur ces peintres néerlandais du XVII^e siècle. Soixante-dix chefs-d'œuvre y sont présentés jusqu'au 22 mai.

Redécouvert au XIX^e siècle, Vermeer connaît aujourd'hui un succès phénoménal. L'exposition organisée par le Louvre attire la foule désireuse d'admirer douze toiles du peintre réunies exceptionnellement – soit un tiers de son œuvre, Vermeer n'en ayant produit qu'une quarantaine durant sa vie (1632-1675).

Cette exposition permet aussi de le comparer à des maîtres néerlandais de style proche : Gerard Dou, Jan Steen, Pieter de Hooch, Gabriel Metsu ou Frans van Mieris, qui œuvraient à Amsterdam, Haarlem, Leyde ou Utrecht... Johannes Vermeer étant basé à Delft. Tous ces artistes se connaissaient de réputation et se concurrençaient plus ou moins, produisant des

scènes de la vie quotidienne, élégantes et raffinées, si prisées des riches bourgeois néerlandais – les Pays-Bas étaient alors en pleine prospérité économique.

Parfois, les sujets sont identiques : ainsi la fameuse *Laitière* de Vermeer évoque *La Cuisinière hollandaise* que Gerard Dou a peinte quelques années auparavant. De même sa *Femme à la balance* se rapproche de *La Peseuse d'or* de Pieter de Hooch. Ces deux toiles montrent une jeune femme pesant des matériaux précieux, dans une posture semblable. Mais, là où de Hooch met en scène une action précise, concrète, Vermeer, lui, reste dans la suggestion. Son tableau évoque plus le symbole de la pesée – des âmes ? –, la

jeune femme qui tient la balance vide étant placée devant une toile du *Jugement dernier*.

Les tableaux de Vermeer se distinguent de ceux de ses confrères par leurs scènes épurées... L'espace y semble plus vaste, le temps suspendu. Une ambiance très sereine s'en dégage grâce à la lumière particulière que le peintre savait y introduire. Chacun d'entre eux semble auréolé d'une part de mystère, comme celui qui a longtemps entouré l'artiste, surnommé le « sphinx de Delft » ! ■

Christine TIMMERMAN

Vermeer et les maîtres de la peinture de genre, jusqu'au 22 mai.
Musée du Louvre, hall Napoléon,
75001 Paris, tél. 01-40-20-50-50.

SOMMAIRE

HEBDOMADAIRE N° 3269 – 3 MAI 2017

NOTRE COUVERTURE : Papillons virevoltant au printemps.

Photo : Istock

- 2 Exposition** par Christine Timmerman
Vermeer... parmi ses pairs
-
- 4 Toute une vie** par David Lelait-Helo
Danielle Darrieux, cent ans de grâce
-
- 6 Reportage** par Hélène Arsanger
Dans l'atelier de fabrication de Marianne
-
- 9 En visite** par Olivier Carton
L'Elysée, côté jardin
-
- 12 Nouvelle** par Cécile Berthier
Quand le printemps revient
-
- 18 Le monde religieux** par Agnès Couzy
Le chamanisme aujourd'hui
-
- 20 Agenda médical** par Catherine Lejeune
Le rire, une médecine douce
-
- 22 Feuilleton** par Muriel Fabienne
Le châtelain et la sauvageonne
-
- 28 Nos jeux de la semaine** par Laurence Tournay
-
- 30 La porte ouverte** par Fernande Huc
Bienvenue Tommy
-
- 32 Coloriage**
Printemps
-
- 34 Toutes vos lettres** par Dominique Porraz
-
- 35 Feuilleton** par Marlène Manuel
Cet été-là
-
- 43 Série** par Isabelle Desbenoit
5 – New York, en souvenir d'Emile
-
- 48 Conte** par Sandrine Liochon
Le puits à souhaits
-
- 52 La bonne cuisine** par Marion Minuit
Comme au Japon...
-
- 56 Poésie** par Théophile Gautier
Farniente
-
- 57 Nos amis les animaux** par Christine Timmerman
Les papillons sortent le grand jeu
-
- 60 Le musée des Veillées**

Les
veillées

Des Chaumières

Une publication du groupe

MONDADORI FRANCE

Président Ernesto Mauri

Rédaction

8, rue François-Ory

92543 Montrouge Cedex

Tél. 01-46-48-47-12 – Fax. 01-46-48-47-00

redaction.veillees@mondadori.fr

Directrice de la rédaction Marion Minuit

Rédactrice en chef adjointe Safia Amor

Rédactrice en chef technique adjointe Annie Viaud

Chef de service Valérie Dufils

valerie.dufils@mondadori.fr

Chef de service Hélène Arsanger

helene.arsanger@mondadori.fr

Chef de rubrique Jardin, Animaux

Christine Timmerman

christine.timmerman@mondadori.fr

Secrétaire générale de la rédaction

Dominique Porraz

dominique.porraz@mondadori.fr

Secrétaire de rédaction Brigitte Ahlers

Première rédactrice graphiste Soifia Hanami

Rédactrice graphiste Ouarda Akdache

Chef de service photo Anne-Sophie Lufiacre

Rédacteur photo Christian Rousselet

Direction – Edition

Directrice déléguée Carole Fagot

Directrice d'édition Isabelle Jacques

Fabrication

Directeur des opérations industrielles

Dominique Aymard

Directrice de la fabrication Isabel Delanoy

Chefs de fabrication

Daniel Rougier, Agnès Châtelet

Prépresse

Sylvain Boularand, Christophe Guérin

Abdellatif Zirar, Stéphane Mossot, Marina Capelle

Finance manager

Guillaume Zaneskis

Les manuscrits non insérés dans *Les Veillées* ne sont pas rendus à leurs auteurs. Dans nos textes de fiction, toute ressemblance avec des situations, des personnes ou des patronymes existant ou ayant existé serait purement fortuite.

Editeur Mondadori Magazines France SAS

Siège social 8, rue François-Ory

92543 Montrouge Cedex

Directeur de la publication Carmine Perna

Actionnaire Mondadori France SAS

Imprimeur : Imprimerie de Champagne,

rue de l'Etoile-de-Langres, ZI Les Franchises,

52200 Langres

N° ISSN : 0750-4039 – Commission paritaire :

0218 K 80260 – Dépôt légal : mai 2017

AFFICHAGE ENVIRONNEMENTAL

Origine du papier	Allemagne
Taux de fibres recyclées	80 %
Certification	PEFC
Impact sur l'eau	Ptot 0,006 kg/tonne



Abonnements

Pour les abonnements et les changements d'adresse, s'adresser à *Les Veillées des Chaumières*, CS 90125 27091 EVREUX Cedex 09. Tél. 01-46-48-48-99 Par Internet : www.kiosquemag.com



PEFC
10-31-2189
Hors encarts

Danielle Darrieux

cent ans de grâce

Cent ans ce 1^{er} mai, un anniversaire que nous ne pouvions passer sous silence. Danielle Darrieux aura su traverser les modes et les creux de vague pour devenir une légende du cinéma français.

Elle naît à Bordeaux le 1^{er} mai 1917, d'un père ophtalmologiste et d'une mère aux ascendances alsacienne et polonaise. Sept ans plus tard, l'heure est au chagrin, son père meurt subitement et madame Darrieux mère devient professeur de chant au Conservatoire pour subvenir aux besoins de ses deux enfants. Institution que fréquente aussi Danielle : chant, solfège et violoncelle tandis qu'elle rêvait de saxophone !

La curiosité mais aussi le besoin d'apporter des revenus supplémentaires à sa mère la dirigent bientôt vers les plateaux de cinéma. Par l'intermédiaire du mari d'une élève de sa mère, elle apprend que deux producteurs recherchent une jeune fille en fleur pour leur prochain film. Le temps d'une audition, du haut de ses 14 ans, elle convainc et décroche son premier rôle dans *Le Bal*, en 1931. De moralité parfaite et très méfiante, madame mère freine des quatre fers et refuse que sa progéniture ait à voir avec ce milieu... « Je voulais y aller car j'étais curieuse et fonceuse », se souviendra Danielle. Aussi ose-t-elle affronter les réticences maternelles... Dans *Le Bal*, elle incarne une frêle oie blanche, fraîche comme un ciel



A 35 ans, elle joue dans L'Affaire Ciceron, de Joseph L. Mankiewicz.

de printemps. La France l'adopte et on la qualifie bientôt de « fiancée de Paris ». Son aventure cinématographique achevée, la belle enfant s'en retourne aux études, ce sera une école de commerce, ainsi qu'en soirée des cours de dessin et de violoncelle.

Elle est la coqueluche de Paris

Pourtant, quelques mois plus tard, Danielle fait à nouveau son cinéma. Elle se met également à chanter et ses roucoulaudes sont toutes de grands succès. Sa candeur lui vaut d'incarner une fille de baron, une apprentie princesse,

une petite vendeuse de souliers, une blanchisseuse. En 1935, Danielle a 18 ans et porte déjà sur ses épaules une gloire immense.

En moins de dix ans, mademoiselle Darrieux tournera 27 films avec les plus grands acteurs d'avant-guerre : Jean-Pierre Aumont, Henri Garat et surtout Albert Préjean avec qui, en six films, elle forme bientôt le couple de charme des grandes comédies musicales à la française, *Dédé* particulièrement. Les jeunes filles de France imitent sa coiffure et s'habillent comme elle. Parmi elles, une certaine Simone Roussel, bientôt connue sous le nom de Michèle Morgan, et Micheline Chassagne, plus tard rebaptisée Presle...

La douce Danielle incarne parfaitement la joie de vivre, le bonheur retrouvé. Côté cœur, l'année de ses 18 ans, elle épouse le metteur en scène Henri Decoin. Elle lui doit tout ! « Sans ses conseils, son flair et son appui, je serais sans aucun doute restée une jolie fille chantant et bêtifiant dans des productions mineures et j'aurais probablement quitté le métier assez rapidement », explique l'intéressée. Déjà, l'actrice n'a qu'un but : quitter l'univers sucré et tendre dans lequel ces messieurs du cinéma voudraient la cantonner... Un détour par Hollywood et



Dans *Le Rouge et le Noir*, avec Gérard Philipe.

FRANCO LONDON FILMS



8 Femmes, de François Ozon, sera son 99^e film.

MARS FILMS/FIDELITE PRODUCTIONS

Danielle s'en revient en France. Pour cause d'ennui profond, elle casse le contrat de sept ans qu'on lui avait fait signer.

La jeune femme s'affranchit... Elle divorce aussi de Decoin, bien qu'ils restent les meilleurs amis du monde. C'est au diplomate et playboy dominicain Portofirio Rubirosa qu'elle se lie. Ils s'amusent follement, jouissent de fêtes et d'argent avant de se marier en 1942. Un amour qui vaut à la belle enfant de faire la même année un voyage à Berlin qu'on ne manquerait pas de lui reprocher à la Libération... En effet, son cher et tendre, soupçonné d'espionnage contre l'Allemagne, est interné outre-Rhin. C'est alors que le directeur de la Continental, compagnie allemande de cinéma, somme Danielle Darrieux de tourner pour lui si elle ne souhaite pas que son aimé ait davantage d'ennuis encore. L'actrice s'exécute par amour, elle se rend en Allemagne où elle obtient de visiter son époux incarcéré. Rubirosa enfin libéré, mademoiselle Darrieux rompt son contrat avec la Continental et demeure jusqu'à la fin de la guerre à Megève et en région parisienne, camouflée sous un faux nom.



FRANCO LONDON FILMS/RIZZOLI FILM

Danielle, sublime dans *Madame de*, de Max Ophüls.

La grande Darrieux se cherche des raisons de poursuivre son métier. D'autant qu'elle s'est engouffrée un sourire aux lèvres dans un troisième mariage, en 1948, avec l'écrivain Georges Mitsinkidès. A 30 ans passés, elle part en quête de rôles moins légers. On la sert mieux qu'elle ne l'eût espéré... La voici reine d'Espagne dans *Ruy Blas* aux côtés de Jean Marais, puis coquette entretenue dans le vaudeville *Occupe-toi d'Amélie*. Elle poursuit avec *Le Rouge et le Noir*, avec Gérard Philipe, avant de se livrer au talent de Max Ophüls, lequel la sublime dans *Madame de*. Danielle Darrieux gagne ses galons d'actrice mature; Gabin, Bourvil, Fernandel, de Funès, Delon, Brialou ou Piccoli lui donnent la réplique.

Avec les années 1960, Danielle Darrieux voit son nom disparaître

du sommet de l'affiche. Ses seconds rôles sont toutefois superbes, elle est la mère des jumelles dans *Les Demoiselles de Rochefort* en 1967. Elle est aussi une bouleversante alcoolique dans *Une chambre en ville* et campera les mères volages, une maquerelle et bien d'autres vieilles dames indignes. Danielle Darrieux aime jouer avec son image d'ex-poupée de porcelaine, elle se réjouit d'être là où on ne l'attendait pas. Puis le cinéma l'oublie un peu sans qu'elle s'en inquiète vraiment...

Une mauvaise chute la contraint à se retirer

En 2001, François Ozon lui offre de tourner son 99^e film, *8 Femmes*, aux côtés de Catherine Deneuve et Fanny Ardant. Un retour en grâce qu'elle savoure. En 2008, elle s'apprête, à 91 ans, à reprendre le rôle autrefois tenu par Katherine Hepburn, son idole, dans *La Maison du lac*. Malheureusement, une mauvaise chute la contraint à renoncer...

A pas de velours, Danielle Darrieux, aujourd'hui aveugle, s'est retirée du devant de la scène. C'est ainsi en toute discrétion qu'elle fêtera ses 100 printemps le 1^{er} mai prochain. ■



Brigitte Bardot est la première célébrité à avoir été représentée.

Dans l'atelier de fabrication de Marianne

Elle incarne la République depuis la Révolution. Marianne, dont le visage a changé au fil de l'Histoire, est issue des ateliers de moulage de la Réunion des Musées nationaux, à Saint-Denis, au nord de Paris. Rendons-lui visite.

Le bâtiment est situé dans un quartier d'entreprises à Saint-Denis, en Seine-Saint-Denis. Le voisinage est surtout animé les jours de match. Le stade de France a été inauguré à deux pas de là, la même année que l'immeuble actuel de l'atelier de la Réunion des Musées nationaux (RMN), en 1998.

Derrière ses fenêtres rouges aux vitres teintées, l'atelier conserve et exploite l'une des plus vastes collections de moules et de modèles au monde, de l'Antiquité à nos jours.

Un véritable répertoire de la statuaire ! Douze mille moules

et trois mille modèles issus des grandes collections françaises et européennes sont classés dans les réserves, dont ils sortent sur des chariots au fur et à mesure des commandes.

Ce sont des mouleurs-statuaire diplômés des métiers d'art qui travaillent ici. Ils ont le privilège de couler les plâtres de statues aussi renommées que *La Vénus de Milo*, *le Moïse* de Michel Ange, *La Victoire de Samothrace*, les portraits de grands personnages comme Molière, Chopin, Mozart... et Marianne ! Car l'atelier est l'éditeur des Marianne officielles de

la République, depuis sa fondation en 1794 (la même année que le musée du Louvre).

Des reproductions fréquentes

Toutes les œuvres qui sont reproduites ici peuvent l'être à la demande de différents acteurs. Ce sont les institutions qui font le plus souvent appel à l'atelier. Des copies sont éditées pour remplacer les originaux qu'elles abritent et qui, devenus trop fragiles, nécessitent d'être mis à l'abri. Certains musées, qui possèdent une salle d'exposition tactile, se fournissent ici. La boutique de la RMN et les

Les sculptures sont reproduites à la demande.



DR/RMN GRAND PALAIS



Le mouleur utilise de la filasse pour solidifier l'ensemble.



Le silicone est très prisé pour les moules.

PHOTOS DR/RMN GRAND PALAIS/H. PORCHIER



L'application de la patine, ultime étape.

écoles d'art également. Et puis, il y a les privés. Autrement dit, vous pouvez vous aussi acquérir *La Victoire de Samothrace* ou un buste de Marianne pour orner votre salon. Mais c'est tout de même dans les mairies que l'on voit le plus ces dernières... depuis un siècle et demi.

La première évocation de Marianne n'apparaît qu'en 1789. Et l'allégorie a dû faire un petit bout de chemin avant de se hisser au rang qu'elle occupe aujourd'hui. Car elle a changé d'allure et de visage bien des fois.

Après la Révolution, la Convention décide que la République sera incarnée par une femme. La mode étant aux classiques, le portrait est alors celui d'une femme vêtue à l'Antique, debout, tenant dans une

main une pique surmontée du bonnet phrygien (symbole de « Liberté ») et, de l'autre, un faisceau d'armes. Elle tient aussi parfois une balance pour « l'Égalité » et pose les mains jointes pour la « Fraternité ». Enfin, Marianne s'appellerait ainsi en raison des deux prénoms les plus populaires à l'époque: Marie et Anne.



La couture disparaît sous le ponçage.

DR/RMN GRAND PALAIS

Le peintre Eugène Delacroix en a fait le portrait d'une femme du peuple dans sa *Liberté guidant le peuple*, en 1830. La II^e République a voulu institutionnaliser ces codes mais, le second Empire arrivant, Marianne a disparu au profit de Napoléon III. Ce n'est qu'en 1870, avec la III^e République, qu'elle revient sur le devant de la scène, et cette fois-ci en sculpture! Il est à la mode de l'installer dans les mairies, les écoles et les bâtiments publics.

Son buste, comme on le voit sur les exemplaires conservés à l'atelier de la RMN, est droit. Elle n'est plus coiffée du bonnet rouge, mais d'une couronne de lauriers ou de feuilles de chêne. Face à cette Marianne sage, la Marianne révolutionnaire n'a

pourtant pas disparu. Toutes deux commencent à cohabiter à partir de 1877. Et, petit à petit, la seconde a pris la place, allant même jusqu'à ouvrir son corsage pour montrer un sein nu, mettant en avant, certes, sa féminité, mais aussi la mère nourricière et la femme qui se bat sans craindre d'exposer son cœur, organe vital.

En 1968, pour la première fois, une célébrité prête son visage au buste. C'est Brigitte Bardot, représentative de la Nouvelle Vague, qui en a l'honneur. L'auteur, le sculpteur Alain Aslan, réalise aussi, en 1978, la Marianne Mireille Mathieu. La commande est faite par l'Association des maires de France. Puis il y eut Michèle Morgan, Catherine Deneuve (en femme active et mère célibataire), Inès de la Fressange, Laetitia Casta et Sophie Marceau. Il n'existe pas de buste officiel déterminé de Marianne. Chacun peut passer commande auprès d'un sculpteur et le faire éditer par l'atelier de la RMN. Néanmoins, lorsque la société privée de La Marianne d'Or a décidé, en 2003, d'éditer une Marianne sous les traits de



PHOTOS DR/RMN GRAND PALAIS

Les ateliers de la Réunion des Musées nationaux exploitent l'une des plus vastes collections au monde, depuis l'Antiquité.

la journaliste Evelyne Thomas, l'événement causa un remous médiatique.

Le savoir-faire de l'atelier de la RMN

En mairie, chaque équipe municipale choisit sa Marianne (sans obligation aucune). Une fois la commande passée à l'atelier de Saint-Denis, un mouleur-statuaire se munit du moule en plâtre ou silicone de la Marianne demandée. Il est constitué de deux parties, la face et le dos. Le mouleur humidifie d'abord l'intérieur de chaque partie, puis le badigeonne de plâtre au pinceau afin qu'il n'y

ait pas de bulles d'air qui génèrent des trous dans la sculpture. Il ajoute ensuite du plâtre liquide, y plonge de la filasse (fibres de chanvre) afin de renforcer la matière, puis finit de remplir de plâtre les deux parties de moule.

Lorsque la matière a commencé à prendre, les deux parties sont assemblées. Après une heure de prise, le plâtre peut être démoulé. La couture qui apparaît à la jointure est lissée par un mouvement de ponçage. Lorsque l'ensemble est parfaitement sec, le mouleur applique une patine. Grâce à cette finition, les reproductions restent fidèles aux modèles. Et l'estampille de l'atelier RMN en est le gage de qualité. Une Marianne ainsi réalisée coûte entre 300 euros et 2000 euros, selon la taille.

Et vous, savez-vous quelle Marianne orne votre mairie (s'il y en a une)? Eh bien! il y a des chances qu'il s'agisse de Brigitte Bardot, car l'actrice est celle qui reste la plus demandée. ■

Hélène ARSANGER

*Atelier de moulage de la Réunion des Musées nationaux,
1, impasse du Pilier, 93200 Saint-Denis. Tél. 01-49-46-25-60.*



Catherine Deneuve a elle aussi son buste.



La Marianne de Pierre-Marie Poisson (1933).



Les jets d'eau du grand bassin ne fonctionnent que lorsque le chef d'Etat est présent.

L'Élysée, côté jardin

A usage exclusif des présidents de la République, qui en apprécient le calme, les jardins de l'Élysée sont aussi une vitrine du savoir-faire français. Nous avons eu le privilège de les visiter...

Au début du XVIII^e siècle, à la demande du comte d'Evreux, l'architecte Armand-Claude Mollet (1660-1742) construit un splendide hôtel particulier entre cour (côté rue) et jardin (côté Champs-Élysées). Il conçoit l'ensemble pour que cette demeure s'ouvre sur un vaste parc, aujourd'hui considéré comme un élément important du cadre de travail de la présidence de la République. Lieu de vie ou de méditation, ce parc de 1,5 hectare offre au chef de l'État tout le calme nécessaire à l'usage de sa fonction. Mieux, la plupart des présidents aiment se réunir sur la terrasse, qui fait face au jardin, pour y travailler dans un cadre verdoyant et apaisant, quand ils n'apprécient pas d'y faire leur footing, comme Nicolas Sarkozy, ou

de s'y promener en compagnie de leur chien, tel François Hollande. Mais ce jardin ne garde pas jalousement ses secrets, il ouvre régulièrement ses portes au public lors des Journées du patrimoine, une fois par an.

De nombreux aménagements au fil des siècles

A la fin du XVIII^e siècle, l'architecte agence les jardins selon un plan régulier, dit à la française, avec un axe central flanqué de chaque côté par des bordures de petit houx. Il y place des motifs inspirés des tapisseries des salons de l'époque. Un alignement de marronniers borde les côtés.



Les Jumelles, sculpture de Jean Carton (1988).

Les résidents successifs vont chacun à leur tour modifier l'espace du parc, selon les modes qui se succèdent. Le duc d'Orléans (1725-1785) favorise son agrandissement en lui donnant une forme de demi-lune.

Au cours des années 1750, la marquise de Pompadour (1721-1764), une des favorites de Louis XV, conserve les parterres centraux, mais bouleverse les volumes qui les entourent.

Lorsqu'il acquiert le palais en 1773, le banquier Nicolas Beaujon (1718-1786) redessine l'ensemble du jardin qu'il juge trop régulier. Il conçoit un espace inspiré des clos anglo-chinois très en vogue, fait tracer des allées sinueuses et ajoute une

Une nature savamment domptée.



rivière, la Serpentine, des bosquets et des statues. A partir du XIX^e siècle, la duchesse de Bourbon (1750-1822) et Napoléon (1769-1821) transforment le parc en jardin paysager. La pelouse est plus vallonnée, les perspectives moins rectilignes et le tout est entouré de massifs d'arbres.

Dès 1992, sous le mandat du président François Mitterrand, le paysagiste Jacques Wirtz redessine les massifs et ajoute des jets d'eau et le grand bassin. Quant à Bernadette Chirac, elle y introduit de nombreuses espèces florales (orangers du Mexique, lilas, lavande...), ainsi que des rosiers. Dans les allées, on croise des statues d'art contemporain et quelques célèbres sculptures, dont celle d'un mouton, réalisée par le sculpteur animalier François-Xavier Lalanne (1927-2008) et mise en place à l'initiative de l'épouse de Jacques Chirac.

Aujourd'hui, un lieu tourné vers l'écologie

En 2012, Yannick Cadet, jardinier en chef, entouré de cinq jardiniers, instaure une gestion écologique du parc, avec paillage des massifs,



*A l'origine jardin à la française,
le parc a évolué au fil des siècles
vers plus de pittoresque.*

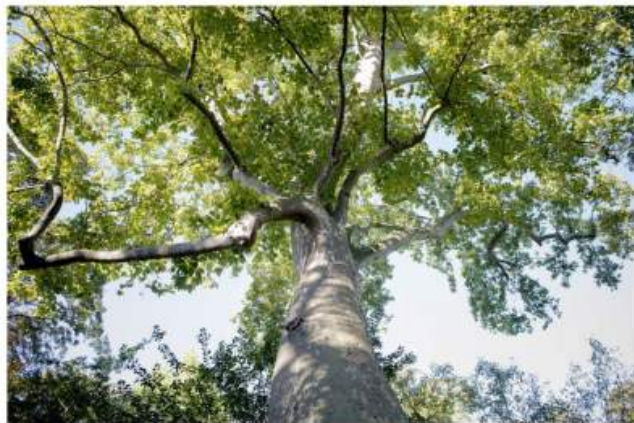
implantations d'espèces couvre-sol, tonte de l'herbe sans ramassage, compostage des feuilles, désherbage à la main. Quant aux pucerons, ce sont les coccinelles qui s'en chargent.

Un potager, pour des légumes à la table présidentielle

L'aspect est un peu moins aseptisé, le parc a aujourd'hui trouvé son équilibre et se régule pratiquement tout seul. Six jardiniers d'art passionnés, détachés du ministère de la Culture, pérennisent un certain nombre de techniques et de savoir-faire qu'ils mettent en œuvre ici. En 2015, un potager a été initié et les légumes récoltés sont servis à la table du président. ■

Texte et photos Olivier CARTON

*Palais de l'Elysée,
55, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 75008 Paris.
Les jardins de l'Elysée se visitent uniquement
lors des Journées du patrimoine (cette année,
ils seront ouverts au public les 16 et 17 septembre).
Renseignements au 01-42-92-81-00
et sur la page www.elysee.fr/la-presidence/ouverture-des-jardins-du-palais*



Des arbres bicentennaires

Le parc compte quelques très beaux et vieux platanes. Certains d'entre eux ont été plantés en 1780. L'un, isolé sur la pelouse, mesure près de cinquante mètres de hauteur, tandis qu'un autre a un tronc de plus de 5,20 mètres de circonférence. Ces deux spécimens ont traversé plus de trois cent trente-six années d'Histoire.



Quand le printemps revient

Dans son rêve, les étoiles scintillent comme des escarboucles au-dessus des collines et Francette ne se lasse pas de les admirer... Mais le ciel tout à coup est tout noir et David se réveille brusquement. Le lit lui paraît trop vaste. Il étend un bras. La place près de lui est vide. Christina n'est pas rentrée. Il consulte la pendulette sur le chevet et s'alarme : il est plus de minuit. Christina a un travail qui l'accapare, mais c'est la première fois qu'elle rentre si tard. A la réflexion, cela a déjà dû se produire la semaine d'avant, mais il somnolait quand elle s'est glissée dans le lit près de lui. Elle devait dîner, paraît-il, avec un collègue. Dans l'agence de publicité où elle travaille,

les horaires n'existent pas et on parle boutique tout en déjeunant ou en dînant.

David se lève. Le radiateur vient de se déclencher et remplit la chambre d'une douce tiédeur, pourtant il frissonne. Il enfle un chandail sur son pyjama. Il n'a plus sommeil. Il passe dans le séjour, allume une lampe et s'installe sur le canapé. Il regarde autour de lui, désespéré, se souvenant qu'il a rêvé de Francette. Soudain, tout lui est parfaitement étranger dans cet appartement qui est au nom de Christina. Un grand désarroi le prend. Pour la première fois, il pense à Francette et au hameau de La Bérarde avec angoisse, remords et une sorte de regret poignant.



ISTOCK

Il va vers la fenêtre, soulève le store. Une brume cotonneuse emmitoufle les arbres nus de la rue et la clarté des réverbères la perce faiblement de ses rayons. Par instants, une voiture passe et le bruit de son moteur troue le silence du quartier, jamais total cependant.

Un véhicule débouche du brouillard, s'arrête devant l'immeuble. David entrouvre sans bruit la fenêtre. C'est Christina qui rentre enfin, accompagnée sans doute par l'un ou l'autre de ses collègues. Elle ne semble pas pressée de prendre congé de celui qui l'a raccompagnée. L'homme descend de la voiture et accompagne Christina vers le hall. Soudain, ils s'immobilisent, se rapprochent l'un de l'autre. David les voit s'embrasser.

Il recule, referme la fenêtre. Le froid est entré dans la pièce mais ça n'a rien de

comparable avec cette glace qui fige son sang, ralentit les battements de son cœur au point qu'il redoute d'avoir un malaise. Cependant, il attend Christina. Bientôt, il entend le bruit de l'ascenseur qui s'arrête à leur étage. Puis des bruits de clef dans la serrure. Et Christina est là, le visage animé, un peu décoiffée dans la lueur de la lampe.

– Ah ! Tu es encore debout, David...

Il la regarde fixement.

– Je t'ai vue, Christina. Avec ce type !

– Eh alors ? Je te l'ai dit, c'est un camarade de travail, nous devons dîner ensemble après la réunion.

A quoi bon discuter ! Il est fatigué, et il a froid, tellement froid à l'intérieur de lui ! Il lui semble que rien ne le réchauffera plus jamais. Il enlève son pull-over, retourne se coucher. Christina ne tarde pas à le rejoindre. Elle a à peine pris le temps de se démaquiller. Elle veut se lover dans ses bras. David l'écarte, se tourne vers le mur.

– Tu boudes ? demande-t-elle.

Il ne répond pas. Soudain, le cœur allégé d'un grand poids, il sait ce qu'il fera, demain, comment il accomplira les gestes nécessaires pour se libérer. Lui, le prisonnier de Christina en quelque sorte. Plus rien ne le retiendra. Il n'a toujours pas trouvé d'emploi, il partira comme il est venu, avec quelques vêtements dans un sac. Demain... bientôt. Il n'arrive pas à dormir, il est trop excité pour se détendre. Les aiguilles de la pendulette se sont rejointes, marquant trois heures un quart. Oui, il doit fuir cette femme avant qu'elle ne dépense jusqu'au dernier centime de ses économies. L'argent qu'il a pris à Francette, sous prétexte que, étant marié sous le régime de la communauté, il avait droit à la moitié. Il sombre enfin dans un sommeil de quelques heures.

*L*e lendemain, il attend le départ de Christina pour expédier un SMS à Francette. Y répondra-t-elle ? Il ne veut pas s'en soucier. Il part, il va la rejoindre, la supplier de lui pardonner. Il jette ses quelques vêtements dans son



Quand le printemps revient

- ● ● sac et passe à la banque pour solder son compte courant. Il a laissé un mot d'adieu à Christina, lui souhaitant bonne chance... avec un autre que lui.

Il ne veut pas jamais la revoir.

*L*e train déroule les kilomètres sous ses roues. David se lève, étire son long corps dont la minceur musclée le fait paraître encore plus menu qu'il n'est. Il passe dans l'étroit couloir pour aller s'appuyer contre une fenêtre. On s'arrête à chaque station. Figée dans son décor, avec des voyageurs debout et immobiles, la minuscule gare où le petit train de banlieue vient de s'arrêter paraît tirée d'un conte fantastique signé par Graham Greene.

David retourne s'asseoir, juste avant que le petit train redémarre. Il s'est placé près d'une vitre. Il achève avec appétit un sandwich acheté à Grenoble, en courant, pour ne pas manquer la correspondance. Un tortillard désuet, en service encore pour quelques mois, file sous son nez et lui dissimule quelques instants la petite gare et ses personnages fantomatiques, placés là, aurait-on dit, juste pour meubler le vide. Et quand la vision des choses lui est rendue, les personnages se sont volatilisés. Peut-être ont-ils simplement grimpé dans le train qui s'ébranle enfin.

Après le TGV, ce tacot lui semble irréal. Tout comme le souvenir qu'il a gardé de Francette. Qu'a-t-elle pensé en recevant le SMS ? Il aurait peut-être dû lui écrire, mais pour cela, il aurait fallu différer son départ, sa brusque rupture avec Christina. Francette aimait bien recevoir du courrier.

David se souvient du facteur qui le portait à la bergerie, dans sa voiture jaune. Léonard, un garçon du coin. Il appréciait qu'on lui offre un café bien serré, l'hiver,

et bien chaud. L'alcool, il refusait toujours. Pas même une petite goutte de la gnôle traditionnelle. « Sinon je serais bon pour l'alcotest ! », protestait Léonard. Et David riait. Et puis Francette préparait un café si délicieux, si parfumé !

Pourrait-elle pardonner ? Pourrait-elle oublier qu'il l'avait quittée en prenant la moitié des économies destinées à la gestion du domaine ? Comment pourrait-elle oublier qu'il l'avait laissée démunie, en proie certainement à un tas de difficultés ? Peut-être même avait-elle été contrainte de vendre le troupeau. Il avait agi si lâchement ! Plus rien ne comptait à l'époque, sinon Christina et ses enchantements qui l'asservissaient. Mais le charme était rompu.

Comment était-ce arrivé ? La maligne savait s'y prendre... Et Francette, qui travaillait quinze heures par jour sur leur domaine, était toujours si fatiguée. Le soir, elle s'endormait sous ses baisers qui n'arrivaient pas à la réveiller. bercé par le train, il se souvenait de leur première rencontre, de cette merveilleuse impression qu'ils avaient de se connaître depuis toujours, d'être faits l'un pour l'autre. Ils allaient dans la même direction, les difficultés ne leur faisaient pas peur, ils étaient jeunes et ils s'aimaient. Pourquoi ne l'avait-il pas épaulée davantage, les derniers mois avant la rupture ?

*C*omme dans ces vieux films où les trains en étaient à leurs balbutiements, le ballast fumait, ou bien était-ce tout simplement le brouillard ? David ne savait plus. Le visage appuyé contre la vitre terne, il regardait sans les reconnaître ces paysages qui surgissaient d'un coup, puis se trouvaient brusquement derrière lui. Il les avait connus, pourtant, il les avait aimés quand il sillonnait la région, au volant de la bétailière. Et la première fois, il les avait découverts à travers le regard de Francette, qui était née et avait grandi dans la région. Et tous ces chemins s'entre-tenant dans la campagne, qui formaient un réseau pareil aux lignes de la main, il les

avait parcourus avec elle. Ce soir, pourtant, David n’y découvrait plus que de l’incohérence, il ne voyait que la solitude exagérée où se trouvaient les hameaux, l’immensité pâle des prés raidis sous le givre répandu comme du gros sel, la nudité angoissante des arbres dépouillés que ne réchauffait pas leur écharpe de brume. Et pourtant, peu à peu, l’image de La Bérarde se reformait et se reconstituait comme un puzzle dont, hier encore, David ne savait plus grouper l’ensemble.

La Bérarde et Francette, oubliées, reniées dans les bras de cette aventurière. La Bérarde, cela signifiait à peu près « la bergère », dans le langage de la région, lui avait expliqué Francette. Et lui, il avait répondu : « La bergère, c’est toi, Francette, une bergère moderne ! » Mais le prince charmant qu’elle s’était choisi n’était, hélas ! pas à la hauteur de son amour.

Soudain, David eut envie, besoin même, de se trouver là-bas, dans la longue bâtisse aux murs sommairement blanchis, avec les pâtures autour et, plus haut, le rempart des châtaigniers, tous ces bois où Francette et lui vagabondaient, surtout en automne. Ils portaient des paniers qu’ils remplissaient de champignons, de noix, de châtaignes. Pourquoi avait-il fallu que Christina croise son chemin ? Pourquoi avait-il été assez faible pour se laisser entraîner ?

Christina adorait le soleil, elle n’appréciait que la mer et les plages, et encore, pas n’importe où, entre Cannes et Saint-Tropez. Mais comme on lui avait vanté les plaisirs sains de la montagne, elle avait voulu changer, pour une fois. Ça ne lui avait pas plu, elle se plaignait des moustiques, des mouches et de la chaleur, les excursions l’ennuyaient, la visite des musées régionaux la faisait bâiller et les balades l’éreintaient. Elle s’était repliée sur le bourg, dans le petit café sympathique où on pouvait rester des heures à siroter une boisson fraîche en terrasse. C’était là qu’elle avait rencontré David.

Il était seul, il venait de faire quelques courses et mourait de soif. Il s’était arrêté au café pour boire une bière bien fraîche. Christina lui avait souri, trop heureuse qu’un beau garçon se présente pour l’aider à tuer le temps. Elle avait tout fait pour l’agüicher. Elle ressentait pour lui une attirance forte. Il était troublé, il luttait encore, mais déjà il était pris dans ses rets.

“ *Les difficultés ne leur faisaient pas peur, ils étaient jeunes et ils s’aimaient* ”

Quelques semaines plus tard, elle avait déjà pris sa décision : elle allait l’inciter à changer de vie, à la suivre. Grâce à lui, elle trouvait que son séjour n’était pas entièrement négatif et elle condescendait à trouver du charme à l’environnement bucolique, moustiques mis à part. D’ailleurs, le village de vacances où elle séjournait, isolé dans les sapins, ne manquait pas de confort et une bonne pommade vint à bout des piqûres de moustiques. Sans scrupules, elle descendait tous les jours à La Bérarde, et jamais elle n’avait mangé autant de fromages de chèvre.

Francette s’étonnait de l’assiduité de cette jolie touriste... La pauvre chérie n’y voyait que du feu.

Puis Christina avait demandé à David de lui livrer ses commandes. Elle ne se donnait plus la peine de feindre de s’intéresser aux brebis, aux agneaux, aux chèvres capricieuses, ni à la fabrication artisanale des laitages et des fromages. Elle s’était jetée à sa tête. Il avait succombé, ensorcelé.

Elle lui avait dit :

– David, tu es trop bien pour moisir dans ce trou perdu, sous la neige pendant trois mois. Tu ne vas pas jouer aux bergers et fabriquer des fromages toute ta vie ?

– Mais, Christina, je ne sais rien faire d’autre. C’est après mon service militaire ● ● ●

Quand le printemps revient

● ● ● que je me suis installé à La Bérarde avec Francette.

– En ville, je t’aiderai à trouver du travail. Tu vaux tellement mieux que cela.

– Et Francette ? Nous nous connaissons depuis toujours. Je ne peux pas la laisser tomber.

– Et pourquoi pas ? Elle n’a pas l’air de tenir beaucoup à toi. Ce que vous preniez pour de l’amour n’est qu’une amitié d’enfance. Et elle est si sauvage, d’ailleurs.

Sauvage, Francette ? Mon Dieu, non ! Francette n’était pas sauvage, elle était discrète, pudique, repliée déjà sur sa souffrance, car elle avait deviné. Et pourtant, pas un reproche ne sortait de sa bouche.

Quand Christina était repartie, il était déjà pris au piège. Elle était revenue le voir le mois suivant, pendant un long week-end. Et elle l’avait convaincu enfin de la suivre.

Il avait fui La Bérarde comme un lâche, comme un voleur aussi, en quelque sorte. Il avait renié leur amour, mis au pilon leurs souvenirs, anéanti leurs projets. Il avait troqué leurs espaces illimités contre un studio dans une rue bornée par des immeubles gris. Il avait changé de femme. Mais remplace-t-on une Francette, généreuse et désintéressée, par une Christina, vénale, juste préoccupée de futilités, d’argent et du plaisir du moment ?

David ferma les yeux. Il laissa d’autres souvenirs l’envahir, bien différents ceux-là, et c’étaient comme des ondes chaudes qui lui redonnaient force et courage.

Le printemps, chez eux, à La Bérarde, les agneaux qui naissaient tous en même temps, les prairies bleuies par les pensées sauvages que Francette cueillait et faisait sécher pour en faire des tisanes. Il la revoyait, des fleurs plein les bras. Elle levait vers lui son mince visage constellé d’éphélides, où ressortaient des yeux qui avaient

la couleur du ciel de leurs étés. Depuis si longtemps, elle faisait partie de sa vie. Leurs maisons étaient voisines, au bourg. Ils parlaient à l’école ensemble, la bise rougissait leurs joues et la main de Francette palpitait dans la sienne. Son chien les suivait un moment puis repartait, pour revenir les attendre. Ils partageaient leur goûter, ils faisaient leurs devoirs ensemble, chez l’un ou chez l’autre. Et puis ils avaient grandi, ils étaient allés ensemble à leur premier bal sur la place. Les parents de David avaient pris leur retraite, ils étaient allés s’installer dans le Midi. Il avait bien dû les suivre, mais il était revenu, en apprenant le décès accidentel des parents de Francette. Il n’était jamais reparti. Jusqu’à ce jour mauvais... où il avait suivi une ensorceleuse.

À présent, David était seul dans le compartiment vieillot qui sentait le renfermé. Le plafonnier diffusait une lumière blafarde. La nuit était tombée et le reflet de David apparaissait dans la vitre, tel un autre lui-même dont il ne serait dépouillé qu’au moment où il descendrait de ce train : le David qui, un jour d’été, avait été assez fou pour suivre Christina.

Le petit train s’arrêta, en émettant une longue plainte métallique. David saisit son sac, sauta sur le quai avec l’impression véritable de se dédoubler, de laisser derrière lui son fantôme, une défroque, mais aussi sa jeunesse, qui avait pris fin avec cette aventure. Sa jeunesse, oui, mais pas son enthousiasme. Si Francette pardonnait, tout pouvait reprendre, et tellement mieux.

Devant la gare, un taxi maraudait. David reconnut Fernand au volant, Fernand qui attendait toujours les voyageurs du dernier train et rendait des services appréciables.

David grimpa dans le véhicule, comme si cela allait de soi.

– Sale temps, hein ? dit Fernand en démarrant.

Il fit craquer ses vitesses, puis il jeta un coup d’œil dans le rétroviseur.

– Mais c’est David, de La Bérarde ! Eh ! Alors comme ça, vous revenez, mon garçon ?

– Je reviens, oui, répondit David.

Que savait-on, au bourg, de leur histoire ? Fernand était brave, mais c’était une vraie pipelette. Il ne s’agissait pas de parler à tort et à travers avec lui. Aussi David résista-t-il à l’envie de demander des nouvelles de Francette.

– Vous pouvez m’arrêter en bas de la côte, Fernand. Je poursuivrai à pied jusqu’à La Bérarde.

– Pourquoi ? Je peux bien faire quelques kilomètres de plus, répliqua Fernand, surpris. Et puis, il fait nuit noire.

– J’ai envie de marcher, et je connais par cœur le raccourci qui monte jusque sur la colline.

– Bon. C’est comme vous voulez !

Fernand s’arrêta. David régla la course et s’enfonça dans la nuit. Il ne pleuvait plus. Le taxi avait fait demi-tour et repartait vers le village. Bientôt, le bruit du moteur s’estompa et le silence se referma sur le jeune homme. Il avait retrouvé instinctivement l’entrée du raccourci, qu’on appelait ici une « coursière ». Il marchait vite. Tous les projets qu’il avait édiés avec Francette reprenaient forme dans sa tête : gagner des heures de surveillance en installant des clôtures performantes afin d’être libres de se consacrer à d’autres tâches. Irriguer les prés à partir du ruisseau de la côte, pour accroître la production de fourrage. Louer le bois de châtaigniers afin d’assurer au troupeau une diversification dans le mode d’alimentation.

*M*ais Francette n’avait pas répondu à son message, elle n’était pas venue l’attendre à la gare. Pourquoi continuer ? Pourquoi s’obstiner à espérer un pardon ? Pourtant, David avançait, essayant de garder un rythme rapide. Soudain, un obstacle se dressa devant lui. Il y avait eu un éboulement de terre et de rochers qui barrait le sentier. Il lui était impossible de contourner l’amas des broussailles ou d’escalader. C’était comme

un mauvais présage, se dit-il, essayant de ne pas se décourager. Il dut retourner sur ses pas, redescendre vers la route. Ce qui lui prit une bonne demi-heure. Et il poursuivit, essayant d’oublier sa fatigue et surtout son angoisse. La pluie s’était remise à tomber et le transperçait. Son sac, qui ne contenait pas grand-chose, semblait peser une tonne. Il marcha quelques kilomètres et, malgré la nuit noire, il sentait, d’une façon presque physique, qu’il était à présent tout près de La Bérarde. Soudain, deux lunes dorées trouèrent le rideau mouvant et David perçut le bruit d’un moteur. Il faillit crier de soulagement. Il posa son sac et il écarta les bras comme pour stopper le véhicule qui venait dans sa direction. Il ferma les yeux. Une portière avait claqué, quelqu’un s’approchait.

– David... Est-ce que c’est toi ? On n’y voit rien, j’ai failli te heurter !

– Francette, Francette !

Il ne savait plus que cela : balbutier son prénom. Son cœur battait avec violence.

– Je n’ai pas pu aller t’attendre à la gare comme je l’avais prévu. Ma vieille voiture a été longue à démarrer.

– Tu as donc reçu mon SMS ? Pourquoi ne m’as-tu pas répondu ?

– Mon téléphone m’a lâché peu après. Je ne l’ai toujours pas changé.

– Francette...

Il répétait encore son prénom, comme une litanie. Il l’attira alors à lui, et ils s’étreignirent, sous la pluie battante.

– Pourras-tu me pardonner, mon amour, murmura-t-il, la bouche contre ses cheveux.

Elle s’écarta doucement sans répondre, et lui intima :

– Monte vite ! Nous allons attraper froid !

Il alla s’asseoir à côté d’elle dans la voiture et ferma les paupières pour retenir ses larmes quand elle prononça les mots qu’il espérait tant :

– Je savais que tu me reviendrais ! Le printemps reviendra et le bonheur aussi. Je t’attendais...

FIN

Le chamanisme aujourd'hui

Retrouver l'harmonie avec la nature et les êtres vivants. Puiser l'énergie dans les forces naturelles du cosmos. La sagesse millénaire des religions autochtones, animistes et chamaniques, encore pratiquée dans certaines régions du monde, séduit les Occidentaux.

Objets inanimés, avez-vous donc une âme/ Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer? », s'interrogeait Alphonse de Lamartine. Dans ces vers célèbres, le poète évoque son village natal de Milly, en Bourgogne. Il célèbre son attachement à l'environnement de son enfance, une relation si forte qu'il en vient à considérer sa maison et ses objets comme des êtres vivants. Pour certaines cultures traditionnelles, de la Mongolie à l'Amazonie, du Groenland à l'Afrique et à l'Australie, les êtres et les choses de la nature possèdent une âme. Des peuples ont gardé un lien fort avec le monde qui les entoure, forêts, fleuves, lacs, neiges ou déserts, rochers et plantes, et avec les animaux qui y vivent. Les phénomènes naturels comme le vent, le feu ou la pluie manifestent la présence d'esprits ou de dieux. Pour eux, il existe un monde invisible peuplé d'esprits, auquel s'ajoutent les morts et les ancêtres. Menaçants ou bienfaisants, il faut s'attirer leurs bonnes grâces. Par des rites et des prières, il faut apprivoiser les esprits mauvais, demander la protection des bons, et communiquer avec eux.

Dans la pensée de ces religions dites « naturelles », le cosmos, la Terre, les animaux et les hommes forment un tout, un univers dont

l'harmonie doit être rétablie. Pour les Indiens d'Amérique du Nord, « le Grand Esprit est partout: il est dans l'air que nous respirons. Le Grand Esprit est notre Père, mais la Terre est notre Mère. Elle nous nourrit; ce que nous mettons dans le sol, elle nous le rend. »

L'homme, un élément dans l'Univers

Le monde est comme un réseau géant où les humains sont reliés aux montagnes et aux lacs, comme ils le sont les uns aux autres, ainsi qu'à leurs ancêtres. De même, chez les Mongols, l'Univers forme un tout unifié. Les ancêtres en font partie et sont très importants. « Pour nous, nos dieux sont avant tout nos grands-pères et nos grands-mères, qui sont nos anges gardiens. Ce sont des gens réels. Et notre amour pour eux est fort. C'est l'amour des enfants pour leurs parents et des parents pour leurs enfants et petits-enfants. Et cette énergie ne disparaît jamais. »

Pour toutes ces religions, l'homme n'est qu'un élément dans l'Univers, non le maître. Mais, il est relié au tout. « La fraternité n'est pas réduite à la communauté des hommes, à son environnement immédiat. Elle s'étend jusqu'aux étoiles les plus lointaines », disait un chef indien de la tribu Shawnee. « Voyez, mes

frères, le printemps est venu; la Terre a reçu l'étreinte de Soleil et nous verrons bientôt les fruits de cet amour. Chaque graine s'éveille et de même chaque animal prend vie. C'est à ce mystérieux pouvoir que nous devons aussi notre existence; c'est pourquoi nous concédons à nos voisins, même à nos voisins animaux, le même droit qu'à nous d'habiter cette Terre », disait un autre chef indien. Même intuition chez ce Sioux: « La paix ne pourra naître dans ce monde que lorsque toujours plus d'hommes prendront conscience de l'unité de la vie existant entre la nature, les animaux, les plantes, les minéraux et les hommes; et vivront en conséquence. »

En 1854, dans un émouvant discours devant l'Assemblée des tribus d'Amérique du Nord, au moment de la conquête des territoires indiens par les hommes blancs, le chef indien Seattle célèbre le respect de la Création. « Les fleurs parfumées sont nos sœurs, le cerf, le cheval, le grand aigle sont nos frères. Les crêtes des montagnes, les sucs des prairies, le corps chaud du poney, et l'homme lui-même, tous appartiennent à la même famille. (...) L'eau étincelante des ruisseaux et des fleuves n'est pas de l'eau seulement; elle est le sang de nos ancêtres. Si nous vous vendons

notre Terre, vous devrez vous souvenir qu'elle est sacrée, et vous devrez l'enseigner à vos enfants, et leur apprendre que chaque reflet spectral de l'eau claire des lacs raconte le passé et les souvenirs de mon peuple. Le murmure de l'eau est la voix du père de mon père. Les fleuves sont nos frères; ils étanchent notre soif. Les fleuves portent nos canoës et nourrissent nos enfants. Si nous vous vendons notre Terre, vous devrez vous souvenir que les fleuves sont nos frères et les vôtres, et l'enseigner à vos enfants, et vous devrez dorénavant leur témoigner la bonté que vous auriez pour un frère. Mais nous savons une chose que l'homme blanc découvrira peut-être un jour: notre Dieu est le même Dieu. Vous avez beau penser aujourd'hui que vous le possédez comme vous aimeriez posséder notre Terre, vous ne le pouvez pas. Il est le Dieu des hommes, et sa compassion est la même pour l'homme rouge et pour l'homme blanc. »

Réparer les blessures de la Terre

Pour se concilier les esprits, les Indiens d'Amérique du Nord commencent par les respecter. On demandera l'accord du Maître des animaux pour aller à la chasse. Chaque clan indien se place sous la protection d'un animal dont il s'affirme le descendant. C'est le « totem », ce qui veut dire « cet animal est de ma



Ce chaman russe célèbre la nature au son de son tambour, attribut essentiel.

ITAR-TASS/UGC/LEEMAGE

parenté ». Les peuples du Grand Nord prient l'âme de l'animal qu'ils viennent de tuer à la chasse pour qu'elle prévienne ses semblables qu'elle a bien été traitée avec respect. La baleine harponnée devient l'« invitée » du village auquel elle « offre » sa chair.

Le chamanisme mongol considère que la Terre est vivante: son sol est comme la peau d'un animal, les racines d'arbres comme des veines, les rochers, des parties de son corps. Toute blessure doit être réparée: il faudra remettre la Terre dans les trous qu'on a creusés, et les rochers à leur place. Clans et tribus ont jugé pratique de désigner un homme ou une femme dont les dons de « sorcier » ou de « chaman », un mot sibérien qui veut dire « celui qui sait » ou « celui qui bondit », ont été révélés. Ils vont servir d'intermédiaires pour communiquer avec le monde

invisible. Ces sages se mettent humblement au service de leur communauté pour la guider, la conseiller. Leur don est de voir ce que les autres ne voient pas, de comprendre l'âme. Ils s'aident pour cela d'une « transe », de danses où ils perdent le contrôle de la raison pour accéder à un nouvel état de conscience. En Mongolie, ils obtiennent cet état grâce à la vibration d'un tambour, et en Amazonie, par les effets hallucinatoires d'une plante sacrée. Le visionnaire devient aussi guérisseur, thérapeute, devin, celui qui soigne par les plantes sacrées.

Avec l'aide des esprits amis, il peut ramener l'harmonie, c'est-à-dire la libre circulation du flux de la vie qui avait été un temps empêchée.

Une pratique qui se développe

Le chamanisme connaît aujourd'hui un réveil sur sa terre natale, l'Asie centrale, en Sibérie et en Mongolie. C'est un retour à la tradition après des décennies de soviétisme, et les chamanes attirent un vaste public. Considérés comme des médecins et des médiums, ils sont consultés sur tous les aspects de la vie. Les chamanes ont également fait leur apparition dans le monde occidental où ils jouent un peu le rôle de thérapeutes. Et de nouveaux adeptes venus de France ou des Etats-Unis partent faire des « stages de chamanisme » en Amazonie ou en Mongolie. ■



Le rire, une médecine douce

« Un cœur joyeux guérit comme une médecine. » Vous ne trouverez pas cet aphorisme dans un traité scientifique, il figure dans la Bible. Et, depuis des siècles, on le retrouve de manière récurrente dans nombre d'écrits médicaux.

Rire est si naturel aux enfants que ceux vivant dans un environnement normal éclatent de rire plus de deux cents fois par jour, spontanément, pour des riens, pour des raisons qui nous échappent, dix ou vingt fois de suite pour le même motif anodin : un geste, un son, une attitude ou une grimace. Quant aux adultes, dans le même temps, ils rient en moyenne une vingtaine de fois et rarement du « vrai » rire, celui qui s'impose, interrompt toute activité et coupe le rieur de ses soucis.

C'est bien lui qui est notre sujet aujourd'hui et non les rires forcés, polis, de convenance, amers, grinçants ou douloureux, les rires « jaunes », tristes, méprisants ou mauvais. Ceux-là ne font que mimer le rire spontané, franc et joyeux du plaisir ou de la joie du moment, le rire aux éclats, voire le rire aux larmes ou le fou rire. Et ce rire-là est affaire beaucoup plus sérieuse que vous imaginez puisqu'il met en jeu tout l'organisme : les systèmes musculaire, cardio-vasculaire, respiratoire, nerveux, hormonal et immunitaire.

Voyez l'extraordinaire exercice auquel se livre l'enfant qui rit aux éclats : les muscles de son visage

et de son cou sont soumis à une succession de contractions et de détentes brutales, sa peau rosit, le temps et l'amplitude de son expiration augmentent et, pour compenser la forte quantité d'air expiré, son inspiration se fait par courtes séquences successives aussi intenses que violentes (il « s'étouffe » de rire). En riant, il triple ou quadruple mécaniquement ses échanges respiratoires et tout son organisme bénéficie de cette suroxygénation. Autant dire que rien de tel ne se produit lorsque nous rions poliment du bout des lèvres à une mauvaise plaisanterie...

Il stimule puis apaise les organes

Pour cette respiration forcée, le rire sollicite autant les muscles intercostaux, qui se contractent et se décontractent à un rythme aussi rapide que le diaphragme. Or celui-ci n'est pas seulement le muscle de la respiration : en s'élevant et en s'abaissant vigoureusement plusieurs fois de suite, il opère un véritable brassage des organes abdominaux : estomac, pancréas, rate, foie, voies biliaires et intestins bénéficient de ce massage qui stimule leurs sécrétions et

leurs fonctions : la digestion en est optimisée, la motricité intestinale mieux coordonnée et ce n'est pas l'effet du hasard si le langage – ou la sagesse – populaire dit que celui qui ne rit jamais a l'air constipé...

Observez maintenant celui qui vient de rire : toute tension abolie, il est détendu, comme libéré, son visage apaisé respire la joie et le calme.

Le contraste entre ces deux phases du rire tient à ce qu'il met successivement en jeu les deux composantes du système nerveux autonome (ou sympathique), qui régule la moindre des fonctions involontaires de l'organisme (respiration, rythme cardiaque, pression artérielle, sécrétions hormonales, etc.) et qui, selon les besoins et les circonstances, stimule ou inhibe les organes et les fonctions.

Dans le cas du rire, il commence par les stimuler, puis les apaise.

Dans un premier temps, le système sympathique provoque la sécrétion d'adrénaline, de noradrénaline, de dopamine et de sérotonine, autant de neurotransmetteurs qui stimulent les fonctions cardiaque et respiratoire et le tonus musculaire.

Dans un deuxième temps, il commande à l'hypophyse de sécréter des endorphines. Ces « molécules du bonheur », proches de la morphine, calment les rythmes cardiaque et respiratoire, apaisent les tensions musculaires et, en premier lieu, celles des muscles lisses du tube digestif et des artères.

La fonction digestive en tire parti, tout l'arbre artériel aussi : dans les artères et artérioles dont la paroi se détend, le sang circule aisément et la tension artérielle s'abaisse. La détente



que procure le rire ne touche pas seulement les muscles lisses des systèmes digestif et cardiovasculaire, mais aussi les muscles striés des membres (c'est pourquoi les enfants titubent quand ils rient aux éclats) et ceux des sphincters de l'appareil digestif et urinaire, peut-être en avez-vous fait l'expérience lors d'un fou rire !

Ajoutez à cela que le va-et-vient du diaphragme stimule le plexus solaire, qui agit à son tour sur un petit organe situé à la base du cou : le thymus, qui participe à la maturation des lymphocytes T.

Il a des effets thérapeutiques

Le rire participe ainsi à l'accroissement des défenses immunitaires : les recherches sur ses effets thérapeutiques ont été initiées grâce à un Américain, Norman Cousins. Cloué sur son lit d'hôpital par une maladie dégénérative qui le torturait, l'empêchait de dormir, et l'invalidait lentement, ce journaliste fut frappé par la relative anesthésie que lui offraient ses moments de détente et entreprit de multiplier les occasions de rire. Il visionna des films et des émissions comiques, se constitua un répertoire d'histoires drôles, invita des humoristes à venir tester devant lui leur nouveau spectacle. « Je fis cette merveilleuse découverte, écrit-il, que dix minutes de rire m'assuraient au moins deux heures de sommeil sans douleur. » Il put diminuer progressivement son traitement morphinique, retrouva peu à peu le sommeil et finit par guérir.

Il est à l'origine des études sur le rire au XX^e siècle, mais avait eu

des précurseurs. Au XIV^e siècle, le chirurgien Henri de Mondeville écrivait qu'« il faut organiser le régime du patient en vue de sa joie, permettre à ses amis de le distraire, placer près de lui quelqu'un pour lui raconter des plaisanteries ». Il n'inventait rien :

« Un malade qui rit n'oublie pas sa douleur ou encore son angoisse : il les ressent réellement moins »

les multiples auteurs du Moyen Age qui tiennent le rire et la gaieté comme des facteurs de guérison perpétuaient une vérité qui – dès l'Antiquité – s'est imposée aux soignants : les malades joyeux ont moins mal et se rétablissent mieux que les autres.

En ce qui concerne le bien-être moral que procure le rire, il n'est pas à démontrer. Il s'explique : la chimie cérébrale du rieur lui procure un apaisement intense car les sécrétions accrues d'endorphines, d'adrénaline et de noradrénaline ne profitent pas seulement à ses tissus et ses fonctions, mais le protègent des ravages causés par les émotions négatives et le stress. Un malade qui rit n'oublie pas sa douleur ou son angoisse : il les ressent réellement moins.

L'association du Rire médecin

En 1991, sept siècles après Henri de Mondeville, un demi-siècle après Norman Cousins, les clowns de l'association du Rire médecin firent leur entrée dans les services pédiatriques des hôpitaux.

Ils avaient pour ambition de distraire les enfants malades, mais il s'avéra très vite que le rire soulageait – au moins pour un temps – la douleur des petits patients, potentialisait les effets de leur traitement et les aidait à guérir.

Quand les enfants rient parfois tout seuls, les adultes rient presque toujours en relation avec quelqu'un ou quelque chose : homme, animal, souvenir, émission drôle. Ils rient mieux à plusieurs et parfois simplement du rire des autres : chacun sait que la plaisanterie qui provoque l'hilarité au cours d'un spectacle ou d'une soirée entre amis ne tire qu'un sourire si on la lit, ou encore qu'un film comique l'est davantage dans une salle de cinéma que si on le regarde seul devant sa télévision. Le rire est communicatif : pourquoi croyez-vous que les émissions comiques (ou qui le revendiquent...) usent (abusent ?) des rires enregistrés ?

Reste que nous ne sommes pas toujours accompagnés, que les occasions de rire nous sont comptées, que nous n'avons pas vraiment le cœur à rire et avons perdu la faculté de rire comme des enfants. Au moins pouvons-nous cultiver ce qu'il en reste. En multipliant les occasions de rire, en visionnant et en enregistrant des films et émissions drôles, en rencontrant nos amis. Ou en regardant rire nos petits-enfants, ces champions toutes catégories de la joie de vivre. Le rire est une échappée belle, un analgésique et un anxiolytique, la plus douce des médecines douces : gratuite, sans risque de surdosage et sans effet secondaire. ■



Le châtelain et la sauvageonne

7 – RÉSUMÉ: Tristan et ses sœurs sont à Londres et parviennent à retrouver Hugo et Charlotte de Hythe, des amis de leurs parents, qui les accueillent avec affection. Pour faire valoir leur héritage, les enfants auront besoin d'un appui; Leur hôte évoque alors James de Locked, ce qui n'est pas sans émouvoir Madeline. Hugo et Charlotte de Hythe accompagnent leurs protégés à une réception. James de Locked s'y trouve. Il reconnaît la jeune Madeline qui n'a pas quitté ses pensées. (Voir *Veillées* n^{os} 3263 et suivants.)

*D*ieu merci, le marquis et sa femme avaient été des intimes des parents de James de Locked, même si lui-même ne les avait jamais fréquentés. Grâce à cette amitié, il lui serait aisé d'approcher Madeline.

Elle était ravissante et avait une grâce qui rendait les autres femmes gauches et falotes. Elle pâlit et rougit tandis qu'il s'inclinait devant la marquise de Hythe. Cette dernière s'empressa de lui présenter les jeunes gens qui les accompagnaient.

– Ce sont les enfants d'amis très chers, aujourd'hui disparus. Nous sommes enchantés de les accueillir dans notre maison.

James nota qu'elle omettait de préciser le patronyme. Il salua Tristan qui l'observait d'un œil méfiant; toutefois rassuré que sa sœur soit sous la protection du marquis, il se détendit. Lord de Locked n'oserait plus l'importuner de ses attentions déplacées. Quant à Madeline, elle esquissa une gracieuse révérence et, alors qu'il la fixait de ses yeux gris, elle baissa les siens, soudain intimidée. Il ne pouvait détacher le regard

de cette jeune déesse, vêtue enfin comme sa beauté le méritait. Elle était adorable. Ses magnifiques cheveux avaient été arrangés par des mains expertes et James songea qu'elle n'avait aucune rivale dans cette salle. Les yeux verts le fixaient maintenant et il ne put s'empêcher d'évoquer l'instant où il l'avait serrée contre lui, goûté à la douceur de ses lèvres... Elle dut deviner ses pensées car la teinte écarlate s'aviva sur ses joues.

Des amis venaient saluer le marquis et James laissa la place, à regret. Il s'écarta, mais Hugo de Hythe lui dit en aparté :

– Pourrais-je vous voir demain, monsieur ?

Lord de Locked, haussa un sourcil, surpris :

– Avec plaisir, milord.

– Très bien, nous vous attendrons pour le thé.

James s'éloigna, heureux de l'opportunité de revoir l'exquise Madeline, loin de cette foule. Peut-être apprendrait-il par quel miracle les trois enfants miséreux connaissaient si bien le marquis et la marquise de Hythe. Il ne put s'empêcher d'épier la jeune fille qui semblait à l'aise bien qu'elle n'ait aucune habitude du monde. Mais James n'était pas étonné. Elle était de la race des battants. Elle n'était pas de celles à se laisser abattre par l'adversité, ni à se plaindre à la moindre contrariété.

Lord Brendon fit son apparition, lady Isobel à son bras. James nota le regard dur qui fixait les jeunes gens accompagnant Hugo de Hythe. Il décela même une lueur d'inquiétude. Pourtant, il ne fit aucune tentative pour les approcher. Mais Broderick de Brendon, dont le titre était récent, n'avait pas d'intimité avec la vieille noblesse à laquelle appartenait le marquis de Hythe. Il lui était donc malaisé d'entamer une conversation avec lui.

Lady Brendon aperçut lord de Locked. Il réprima un soupir en la voyant se diriger vers lui. Son mari la suivit. James esquissa un sourire guère chaleureux, réprimant les véritables sentiments que lui inspirait ce couple.

Madeline observa lady Isobel Brendon dans son numéro de charme. Son sourire vacilla et elle se détourna, incapable de supporter la vue de cette vipère si près de lord de Locked.

Tristan avait aperçu l'homme qui avait tout volé à son père. Il se pencha vers Hugo de Hythe qui le rassura à voix basse :

– N'ayez crainte. Il sait maintenant que vous êtes ici sous ma protection. Il n'osera pas vous défier devant la cour. Il ne risquera rien au milieu des courtisans dont la plupart sont mes amis. Il aurait trop à perdre. Mais restons sur nos gardes, un homme acculé est dangereux. Il va certainement tout faire pour sauvegarder ce qu'il a gagné malhonnêtement. Il est urgent de rencontrer le roi. James de Locked nous rend visite demain. Nous aviserons avec lui.

– Il faudrait qu'il daigne vouloir nous aider, riposta Tristan. Je n'aime pas cet homme. J'aurais préféré ne pas le mêler à nos histoires familiales. Il n'a pas cessé de harceler Madeline alors qu'il la pensait sans appuis. Je suis certain que l'on ne peut se fier à lui.

– Je vous accorde que son comportement avec les femmes est déplorable mais je le crois loyal pour l'affaire qui nous intéresse. De plus, il a la réputation d'être allergique au mariage. Il n'ennuiera plus Madeline. On ne séduit pas une jeune aristocrate sans être condamné à la mener à l'autel. Il ne l'importunera plus. Il tient trop à sa liberté. Ne vous inquiétez pas, Tristan, dès que James nous aura introduits auprès du roi, je veillerai à ce qu'il n'approche plus votre sœur. De plus, regardez Madeline. Elle est très entourée. Je suis sûre que parmi ces gentlemen, un jeune homme charmant saura trouver le chemin de son cœur.

Rasséréné par les propos du marquis, Tristan se détendit. Charles II et son épouse firent leur entrée. Alors que le couple royal traversait la salle, les femmes saluèrent d'une révérence tandis que les hommes s'inclinaient.



Le châtelain et la sauvageonne

Le monarque était tel que Madeline l'avait imaginé. Il n'était guère étonnant que les femmes le trouvent follement séduisant. Elle remarqua qu'il ralentissait en passant devant de Barbara de Castlemaine et que cette dernière souriait à son amant, triomphante d'être toujours la favorite parmi toutes celles qui aspiraient à être élues. La reine, impassible, parut ne rien remarquer de cet échange qui pourtant n'échappa à personne.

Un peu plus tard, Charles II s'entretenait amicalement avec James. Ce dernier, tout en s'amusant des propos légers du roi, se demandait comment orienter la conversation sur le comte de Fleetwell lorsque le souverain posa sa main sur le bras de son ami :

– Qui est cette nymphe ?

En suivant le regard du roi, James se rembrunit en réalisant qu'il parlait de Madeline de Fleetwell. Il aurait dû se douter qu'une telle beauté ne passerait pas inaperçue d'un tel libertin.

– Je crois, Sire, qu'il s'agit d'une pupille du marquis de Hythe. Ce dernier m'a présenté tout à l'heure la demoiselle ainsi que son frère. Mais j'ignore le nom de famille de ces jeunes gens.

– Elle est splendide, James, je m'étonne que vous ne soyez pas dans son sillage. Un tel minois ne laisse pas indifférent.

– C'est une demoiselle de bonne famille, Sire. Vous savez combien je redoute les liens du mariage.

Charles II éclata de rire.

– Oui, je connais votre avis sur la question, mon ami. Mais un jour, vous vous ferez prendre et vous ne pourrez pas échapper à votre destinée.

– Soyez certain, Sire, que je ne suis pas homme à me laisser piéger aussi aisément. Elle n'est pas née celle qui me prendra dans ses rets.

– Hum, bien de ces dames ne demanderaient pas mieux que de peupler votre solitude.

– Ma lune de miel ne serait pas terminée que je m'ennuierais déjà.

Et comme le souverain contemplait toujours Madeline, James résolut de détourner l'attention du roi et déclara :

– Connaissez-vous un certain comte de Fleetwell ?

Charles II réfléchit un moment avant de répondre :

– Oui. C'est bizarre que vous me parliez de lui. Il n'y a pas trois jours, j'évoquais cet homme avec un conseiller. Il m'a appris son arrestation par les sbires de Cromwell et son exécution. En revanche, personne n'a pu me dire ce que sont devenus son épouse et ses enfants. Pour quelle raison vous intéressez-vous à cette famille ?

– Lors d'un séjour à la campagne, j'ai entendu ce nom et ma curiosité a été éveillée. Rien de plus.

James éluda. Il n'avait aucune envie d'apprendre au souverain que deux des enfants du comte étaient vraisemblablement présents ce soir. Si le marquis de Hythe n'avait pas éprouvé le besoin de lui dévoiler l'identité de ses deux invités, c'est qu'il avait une excellente raison pour garder leur nom secret. Et James était prêt à parier que cette raison avait pour nom lord Brendon. Il se renfrogna car Charles continuait de dévisager la jeune Madeline. Il ne put s'empêcher d'objecter :

– N'est-elle pas trop jeune pour Votre Majesté ?

Le roi, surpris, évalua du regard le visage de son ami. Il eut un étrange sourire :

– Je crois bien, James, que celle qui vous mettra la corde au cou est déjà sur cette terre. Et je puis même vous dire qu'elle est dans cette salle. Prenez garde, mon ami, le temps de votre liberté est compté. Mais je ne crois pas que vous résisterez bien longtemps. Il me semble que votre cœur a décidé à la place de votre tête.

– Votre Majesté se trompe, répliqua vivement James.

– Vraiment ? Alors vous ne verrez aucun inconvénient que je tente ma chance auprès de la jolie blonde aux yeux verts, suggéra Charles d'un ton taquin.

Alors que lord de Locked esquissait un geste de dénégation, le souverain lui tapota l'épaule et ajouta :

– Ne me provoquez pas en duel, James ! Je vous la laisse. Mais n'omettez pas de m'inviter à vos noces.

– Sire, je vous assure que vous vous leurrez, protesta le jeune homme.

Mais Charles II, un sourire narquois sur les lèvres, rejoignit la belle Barbara.

James de Locked se présenta à l'heure du thé chez le marquis de Hythe. Il se demandait bien de quoi le vieil homme voulait l'entretenir. Si Madeline avait révélé comment il l'avait traitée, Hugo de Hythe exigerait qu'il l'épouse en réparation, pour sauvegarder sa réputation. Et James serait obligé d'obtempérer. Mais il était persuadé que la jeune fille n'avait pas raconté dans l'intégralité ce qui s'était réellement passé entre eux. Donc, le marquis désirait le voir pour une autre raison et il commençait à imaginer laquelle.

On l'introduisit dans un salon. Le maître des lieux se leva et vint à sa rencontre. Le dénommé Tristan était présent. Lui aussi s'approcha pour saluer James mais lord de Locked nota la réticence du jeune homme, alors que son hôte mettait plus de chaleur dans son accueil.

– Installez-vous, lord de Locked. Je vous

remercie d'avoir bien voulu répondre à mon invitation.

– Tout le plaisir est pour moi, monsieur le marquis.

Il s'assit dans le fauteuil face à l'âtre. Alors qu'il déplorait l'absence de Madeline, la marquise les rejoignit, accompagnée de la jeune fille et de l'enfant blonde qu'il avait comparée à un angelot. Il se leva et s'inclina

*“ Je me trompe peut-être
mais vous désirez me parler
de vos jeunes invités ”*

galamment devant la marquise et ses compagnes. Il reprit sa place et se tourna vers le marquis. Celui-ci, silencieux, cherchait les mots pour narrer l'aventure des jeunes gens qu'il hébergeait. Cet entretien était capital pour ses protégés et il ne savait comment commencer pour que James de Locked comprenne l'importance des intérêts en jeu.

Ce dernier, percevant l'indécision de son hôte, intervint :

– Je me trompe peut-être mais... vous désirez me parler de vos jeunes invités.

– Vous avez bien deviné, monsieur, répliqua le marquis, soulagé. Ce jeune homme et ses sœurs sont venus me demander asile parce qu'ils étaient dans une situation bien délicate. Ce sont les enfants d'amis très chers qui sont aujourd'hui décédés. Je crois que vous avez déjà rencontré Madeline et Aliénor d'une façon guère protocolaire.

James, soudain mal à l'aise, remua sur son siège. Hugo de Hythe ne sembla pas remarquer sa gêne et continua son récit :

– Tristan, que voici, est l'actuel comte de Fleetwell. Malheureusement, il n'a plus en sa possession les documents attestant la véracité de ses dires. Je peux seulement affirmer sur mon honneur que ce jeune homme est bien le fils de mon meilleur ami. Il est le portrait vivant de son père.



Le châtelain et la sauvageonne

– J’ai bien peur que cette ressemblance ne soit pas suffisante pour faire valoir ses droits. Mais je vous crois. Vous êtes trop intègre pour inventer une telle fable. Je présume que vous voulez que j’introduise ce jeune homme auprès de Sa Majesté.

Il se tourna vers Tristan et lui affirma :

– C’est avec grand plaisir que je vous aiderai à reconquérir votre titre et vos terres.

Le soulagement se vit sur tous les visages qui l’entouraient. Il reprit pour tempérer l’enthousiasme de ses hôtes :

– Vous vous rendez compte que lord Brendon ne va pas se laisser déposséder sans tenter quelque chose contre vous. Il vous faut être très prudent, il n’hésitera pas à recourir au crime si cela doit servir ses ambitions.

*M*adeline intervint avec vivacité :
– Il l’a déjà fait. Il a dénoncé mon père et l’a fait condamner sans qu’il ait droit à un procès équitable.

Son frère la fit taire

– Assez, Maddy. Ce ne sont que des suppositions de notre part. Nous n’avons aucune preuve.

– Je n’en ai guère besoin, riposta sa sœur. J’en ai l’intime conviction, cela me suffit !

James réprima un sourire amusé. La petite sauvageonne réapparissait malgré son changement vestimentaire. Il était à

craindre que rien ni personne ne parvienne jamais à faire de Madeline une jeune fille modèle. Il en était enchanté. Il avait eu peur que son entrée dans le monde ne l’ait transformée. Il constatait avec bonheur qu’il n’en était rien.

A travers ces quelques mots, on devinait que toute l’ardeur de son caractère ne demandait qu’à s’exprimer. L’homme qu’elle épousera aura de quoi faire, pensa-t-il. Il ne sera pas facile de la dompter.

Il reprit comme s’il n’avait pas été interrompu :

– Il doit bien exister des documents qui établissent votre identité et celles de vos sœurs.

– Si lord Brendon n’a pas détruit les papiers, il doit les garder dans un coffre.

– Et il est à parier que ce coffre le suit dans ses déplacements. Nous devons nous en emparer, et rapidement, avant qu’il ne songe à les brûler.

– Je pense qu’il les garde comme témoignage de son succès sur l’expropriation de notre famille.

– Espérons-le, car si ce n’est pas le cas, nous n’aurons aucune chance que Charles II vous rétablisse dans vos droits. Le problème est de savoir comment les récupérer.

– Moi, je connais un moyen, déclara une voix claire et déterminée.

Tous se tournèrent vers Madeline qui souleva leurs regards.

– Il suffit de s’introduire, de nuit, dans sa résidence londonienne.

Tristan intervint :

– Tu es complètement folle ! Tu imagines bien que si tu es surprise, c’est la prison et la déportation. Personne ne voudra croire qu’une lady se balade la nuit pour cambrioler les pairs du royaume.

– Pourtant, affirma à nouveau sa sœur, c’est notre seule chance. Tu sais pertinemment que je suis douée pour ce genre de travail. De plus, je suis menue et je peux me glisser par n’importe quelle ouverture. Toi, tu es trop grand et trop large d’épaules. Vous aussi, ajouta-t-elle en se tournant vers James.

Ce dernier était resté coi alors que la jeune fille exposait calmement comment elle envisageait de voler les documents.

James retrouva sa voix et s'écria d'un ton peu amène :

– Il est hors de question que vous preniez autant de risques. Je vous somme de renoncer à une telle expédition.

Elle redressa le menton, le défia, un éclair de colère dans les yeux :

– Milord, vous omettez un détail important. Vous n'avez aucun droit sur moi et n'avez aucun ordre à me donner. Je suis la plus apte à effectuer cette visite nocturne chez ce traître. N'oubliez pas que jusqu'à ce jour, j'étais une voleuse plutôt douée.

James la foudroya du regard. Malgré elle, la marquise eut un petit gloussement, vite réprimé. Elle se tourna vers son mari qui, silencieux, réfléchissait.

– Hugo, vous ne dites rien. Usez de votre influence de tuteur pour faire entendre raison à Madeline.

Le vieil homme hocha la tête et déclara :

– Hélas, Madeline a raison. Nous ne pourrions jamais obtenir ces documents légalement. Il ne reste que la solution qu'elle propose, même si je suis réticent à l'idée des risques encourus.

– J'irai avec elle, déclara Tristan. Je ferai le guet et, si les choses tournent mal, je pourrai intervenir... Quel dommage que ce bandit soit ici et non au château ! Nous n'aurions eu aucun mal à nous faufiler par les passages secrets.

– Je vous accompagne, décida James, d'un ton sans réplique. Moi aussi, j'ai à mon actif un certain passé et je ne suis pas encore trop rouillé. Ne discutons plus, mettons plutôt notre plan au point afin de se donner toutes les chances de réussite.

Il refusait de laisser la jeune fille prendre seule tous les risques. Il avait effectué maintes missions pour Charles Stuart. Son expérience d'espion serait utile. Il prit les opérations en main, si bien que personne ne mit en doute ses compétences.

Il était près de minuit lorsque quatre ombres se glissèrent du côté de l'hôtel particulier de lord Brendon. Une fois encore, Madeline avait enfilé sa tenue masculine et caché sa longue chevelure sous une casquette. James, Tristan et Luke, le valet de lord de Locked, tous trois vêtus de noir, complétaient ce drôle de tableau. Ils négligèrent la grande grille, continuèrent sur quelques mètres et s'arrêtèrent dans une ruelle adjacente où ils pourraient escalader le mur qui entourait le jardin de la résidence londonienne des Brendon.

Tristan, promu au poste de guetteur, grimpa dans l'un des arbres qui bordaient l'avenue et surveilla les alentours. La demeure était plongée dans le noir. Lord et lady Brendon étaient à une réception et le personnel dormait. Seuls le valet et la femme de chambre du couple devaient attendre le retour de leurs maîtres, afin de les aider à se déshabiller quand ces derniers rentreraient de leur soirée. Bien sûr, il ne fallait pas négliger le veilleur de nuit à la porte d'entrée. Il devait sommeiller... Mais, pour que les serviteurs ne les surprennent pas, il s'avérait nécessaire de redoubler de prudence.

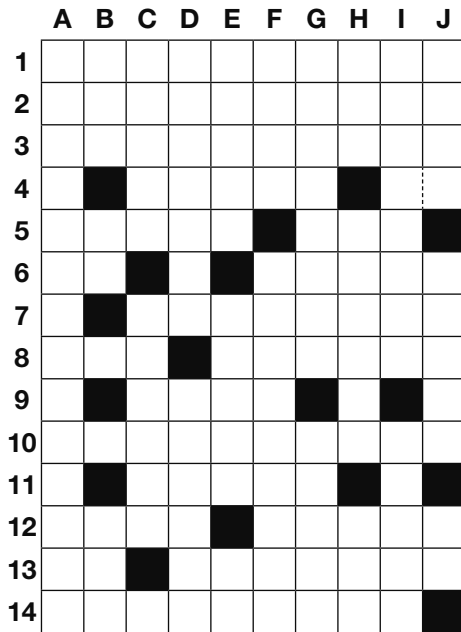
Luke portait une échelle de corde au bout de laquelle était attaché un harpon. Il la déroula et la balança doucement vers le mur. Le crochet s'agrippa et le valet tira légèrement sur la corde pour s'assurer qu'elle était bien coincée.

James avait insisté auprès de Tristan pour que Luke les accompagne. Cet homme avait été un précieux assistant dans des missions périlleuses et il était évident qu'il serait utile si quelque chose tournait mal.

Le fidèle serviteur avait fait la connaissance de Madeline, que son maître semblait tellement désireux de protéger, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Et il n'avait pas été déçu. La donzelle avait non seulement du tempérament mais elle était sacrément jolie. Il comprenait l'engouement de lord de Locked pour cette jeune beauté.

(à suivre)

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

1 – Cartes seules dans leur couleur. **2** – Stériliserai le lait à très haute température. **3** – Rendaient désuet. **4** – Objets d'art décorés. Id est. **5** – Ennuies. Roulés dans la farine. **6** – Sous sol. T'exprimeras. **7** – Entre le major et le sous-lieutenant. **8** – C'est complètement faux. Maîtresse, mais pas d'école. **9** – On l'enfile en cas de pluie. **10** – Monticule de terre guère apprécié du jardinier. **11** – Roche sédimentaire détritique. **12** – De même. Met de côté. **13** – Cours court. Derrière frais, c'est sortis depuis peu. **14** – Portées pour la première fois.

VERTICALEMENT

A – Qui s'ajoute inutilement à quelque chose. **B** – L'ébène verte. Coulée chaude. Fut obligé. **C** – Arbres nourriciers. Placé dans une position fâcheuse. **D** – Bien maquillées. La patate douce. **E** – Arrondis les ongles. Mise. Pour une minute. **F** – Gourmand biblique. Eten due mesurable d'un corps. **G** – Cartographe portugais du XVI^e siècle. Sortie de secours. **H** – Sous la couronne. Grand papillon malgache aux couleurs vives. Doublé pour être égrillard. **I** – Rendant tout petit. Parcours à nouveau. **J** – Il est souvent touristique. Volume d'absence. Te trouves.

LE BON CHOIX

Chanteurs (euses) en 1 mot

1 Quel est le titre du premier succès du chanteur Christophe en 1965?

- a. Bevilacqua
- b. Aline
- c. Les Mots bleus

2 Le nom de scène choisi par Calogero est en fait son véritable :

- a. nom
- b. lieu de naissance
- c. prénom

3 Quel est le véritable nom de Sheila?

- a. Annie Chancel
- b. Annie Gautrat
- c. Annie Lennox

4 Quelle chanson de Barbara débute par « Sur le grand bassin du château... »?

- a. Marienbad
- b. L'Aigle noir
- c. La Dame brune

5 Laquelle de ces chanteuses n'a pas pour véritable prénom Isabelle?

- a. Zaz
- b. Larusso
- c. Zazie

6 Quelle est la nationalité de Dave?

- a. Canadienne
- b. Autrichienne
- c. Néerlandaise

7 Pour qui était initialement prévue la chanson de *Desireless Voyage, Voyage*?

- a. Michel Sardou
- b. Michel Jonasz
- c. Michel Delpech

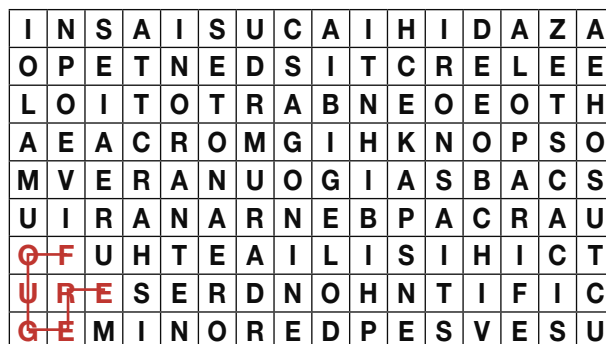
8 En quelle année la chanteuse Dalida a-t-elle été élue miss Egypte?

- a. 1954
- b. 1959
- c. 1964

MOTS MÉLANGÉS

Des plantes d'appartement

Rayez sur la grille les mots de la liste ci-dessous, sachant qu'ils y sont inscrits horizontalement de gauche à droite et de droite à gauche, verticalement de haut en bas et de bas en haut (mais jamais en diagonale), chaque lettre ne servant qu'une fois. Le mot rayé vous indique la façon de procéder. Il restera un mot sur la grille, correspondant à la définition suivante :



Il attire les mouches.

- ALOE VERA
- ANTHURIUM
- AZALÉE
- BÉGONIA
- BONSAÏ
- CACTUS
- CROTON
- FICUS
- FOUGÈRE**
- GARDÉNIA
- HIBISCUS
- KENTIA
- MISÈRE
- ORCHIDÉE
- PACHIRA
- PHILODENDRON
- POINSETTIA
- POTHOS
- SENSITIVE

Bienvenue Tommy



PHOTOS ISTOCK

*M*on fils a trois ans. Sa petite main dans la mienne, il babille, en traversant le jardin du Capitole. A la sortie du jardin débouchant sur le grand bâtiment qui abrite la mairie et le théâtre, il y a un grand bac à sable. Arrêt obligatoire !

Surveillé par sa maman, un petit garçon s'est déjà installé avec un seau et une pelle. L'entente est parfaite entre les enfants

et j'échange quelques mots aimables avec la maman, lorsque déboule un grand chien jaune efflanqué qui renifle le sable, lève la patte et fait pipi dans le seau.

Certains de vous, peut-être, s'exclament : « Pouah ! C'est dégoûtant ! » Pas si fort en tout cas que mon élégante interlocutrice, qui balance dans le ventre du chien un coup de pied aussi violent que son exclamation.

– Eh ! dis-je, ça ne vous est

jamais arrivé d'être prise d'une soudaine envie de faire pipi en plein centre-ville ? Est-ce que ça mérite un pareil coup de pied ? C'est un besoin naturel dont personne n'est exempté.

A la façon dont elle me toise, je comprends qu'elle est en train de se demander comment elle a pu s'entretenir amicalement avec une dingue de mon espèce. Et elle a raison, n'essayez pas, par

amitié, de me disculper. On ne compare pas une dame bien née à un chien, cela va de soi.

Nous nous séparons froidement et rapidement parce que le garde chargé de la surveillance du jardin pointe le bout de son nez et celui de sa canne. Je saisis la main de mon fils et nous prenons à grands pas le chemin de notre rue Gambetta, suivis par le chien.

Nous trouvons mon père, debout devant une des vitrines de son magasin dont il inspecte le contenu. Il me voit arriver dans le reflet de la glace et se retourne comme si un scorpion l'avait piqué :

– Qu'est-ce que ce chien ?

Mon fils essaie de lui expliquer qu'une femme bête n'avait pas compris que ce pauvre « cien » n'avait pas pu se retenir et...

– Eh, dit mon père, en aucun cas cet animal ne rentrera à la maison. Fin de la discussion.

Illico, il hèle le garçon de courses qui s'appêtait à entasser les colis à livrer dans la caisse montée sur trois roues du triporteur, notre luxueuse voiture de livraison en ce temps-là :

– Bernard, veuillez attraper ce chien, le fourrer dans votre véhicule et aller le perdre quelque part au bord de la Garonne, le plus loin possible d'ici.

Je supplie, je fais des promesses insensées, mais mon père demeure inflexible. Jusqu'à ce que son petit-fils ne s'en mêle !

Accroché au cou de l'animal, le garçonnet clame :

– Moi ze veux garder le cien, ze veux pas que Bénard

il le perde et pis y'a que moi à la maison qu'ai pas un cien à moi tout seul et pis...

– Bon, bon, cède mon père qui s'est fait le vassal du petit prince, gardons le chien ; ne te mets pas dans des états pareils et va avec ta mère lui acheter un collier et une laisse.

– T'es un bon papy, concède le petit prince.

*N*ous repartons, main dans la main, suivis par le chien qui a compris qu'il vient de tirer le bon numéro à la loterie des chiens perdus. Dans la quincaillerie de notre rue, nous trouvons à acheter une laisse, un collier avec une médaille et une écuelle en plastique rouge. Pendant que je règle



mes achats à la caisse, le chien, qui visite le magasin, tombe sur un porte-parapluies, le regarde, le renifle et, ne trouvant pas à quoi ce drôle de truc peut servir, lève la patte et fait pipi dedans...

Le commerçant n'ayant pas l'air content, le petit pense honnête de le mettre au courant :

– L'est pas propre !

– C'est une évidence, constate le quincaillier.

Nous repartons avec la laisse, l'écuelle, le collier et sa médaille, le porte-parapluies et son contenu, et le sourire du quincaillier qui ne vend pas des porte-parapluies tous les jours.

– Je vais appeler mon cien « Tommy », a annoncé le petit prince à son grand-père en rentrant.

– C'est très joli, a déclaré mon père, charmé, vraiment très joli.

Il faut dire que c'était un nom très à la mode à cette époque-là parce que dans tous les foyers de France, on parlait encore avec émotion du débarquement des *Tommies* en 1944 sur nos plages de Normandie.

De plus, c'était un Tommy qui, un jour, alors que nous traversions la place du Capitole, avait lancé adroitement, par la vitre ouverte d'une voiture militaire, son premier chewing-gum à mon fils ébloui.

Toutes choses qui avaient fait penser au petit prince de mon père qu'il serait bien de les honorer en donnant leur nom à un chien si pétri de qualités.

Fernande HUC

FIND
MORE
FREE
MAGAZINES

FREEMAGS.CC

Emile Zola a dix-neuf ans lorsqu'il commence à composer les *Contes à Ninon*. Dans ces œuvres de jeunesse, l'écrivain évoque sa chère Provence et son amour pour la jeune fille. Il lui dédie un premier

recueil en 1864 et les *Nouveaux Contes à Ninon* paraissent en 1874. Dix ans plus tard, ses souvenirs lui permettent de faire revivre ce temps béni dans une belle peinture de la nature au printemps.

Printemps

Ce jour-là, vers cinq heures du matin, le soleil entra avec une brusquerie joyeuse dans la petite chambre que j'occupais chez mon oncle Lazare, curé du hameau de Dourgues. Un large rayon jaune tomba sur mes paupières closes, et je m'éveillai dans de la lumière.

Ma chambre, blanchie à la chaux, avec ses murailles et ses meubles de bois blanc, avait une gaieté engageante. Je me mis à la fenêtre, et je regardai la Durance qui coulait, toute large, au milieu des verdure noires de la vallée. Et des souffles frais me caressaient le visage, les murmures de la rivière et des arbres semblaient m'appeler.

J'ouvris ma porte doucement. Il me fallait, pour sortir, traverser la chambre de mon oncle. J'avançai sur la pointe des pieds, craignant que le craquement de mes gros souliers ne réveillât le digne homme qui dormait encore, la face souriante. Et je tremblais d'entendre la cloche de l'église sonner l'Angélus. Mon oncle Lazare, depuis quelques jours, me suivait partout, d'un air triste et fâché. Il m'aurait peut-être empêché d'aller là-bas, sur le bord de la rivière, et de me cacher sous les saules de la rive, afin de guetter au passage Babet, la grande fille brune, qui était née pour moi avec le printemps nouveau. [...]

Le ciel était tout blanc à l'horizon, avec des teintes bleues et roses d'une délicatesse exquise. Le soleil pâle semblait une grande lampe d'argent, dont les rayons pleuvaient dans la Durance en une averse de clartés. Et la rivière, large et molle, s'étendant avec paresse sur le sable rouge, allait d'un bout à l'autre de la vallée, pareille à la coulée d'un métal en fusion. Au couchant, une ligne de collines basses et dentelées faisait sur la pâleur du ciel de légères taches violettes. [...]

Ce matin-là, lorsque j'arrivai au bord de l'eau, j'eus comme un éblouissement à la voir si douce et si blanche. Jamais elle n'avait eu un si gai visage. Je me glissai vivement sous les saules, dans une clairière où il y avait une grande nappe de soleil posée sur l'herbe noire. Là, je me couchai à plat ventre, l'oreille tendue, regardant entre les branches le sentier par lequel allait descendre Babet.

– Oh! comme l'oncle Lazare doit dormir! pensais-je.

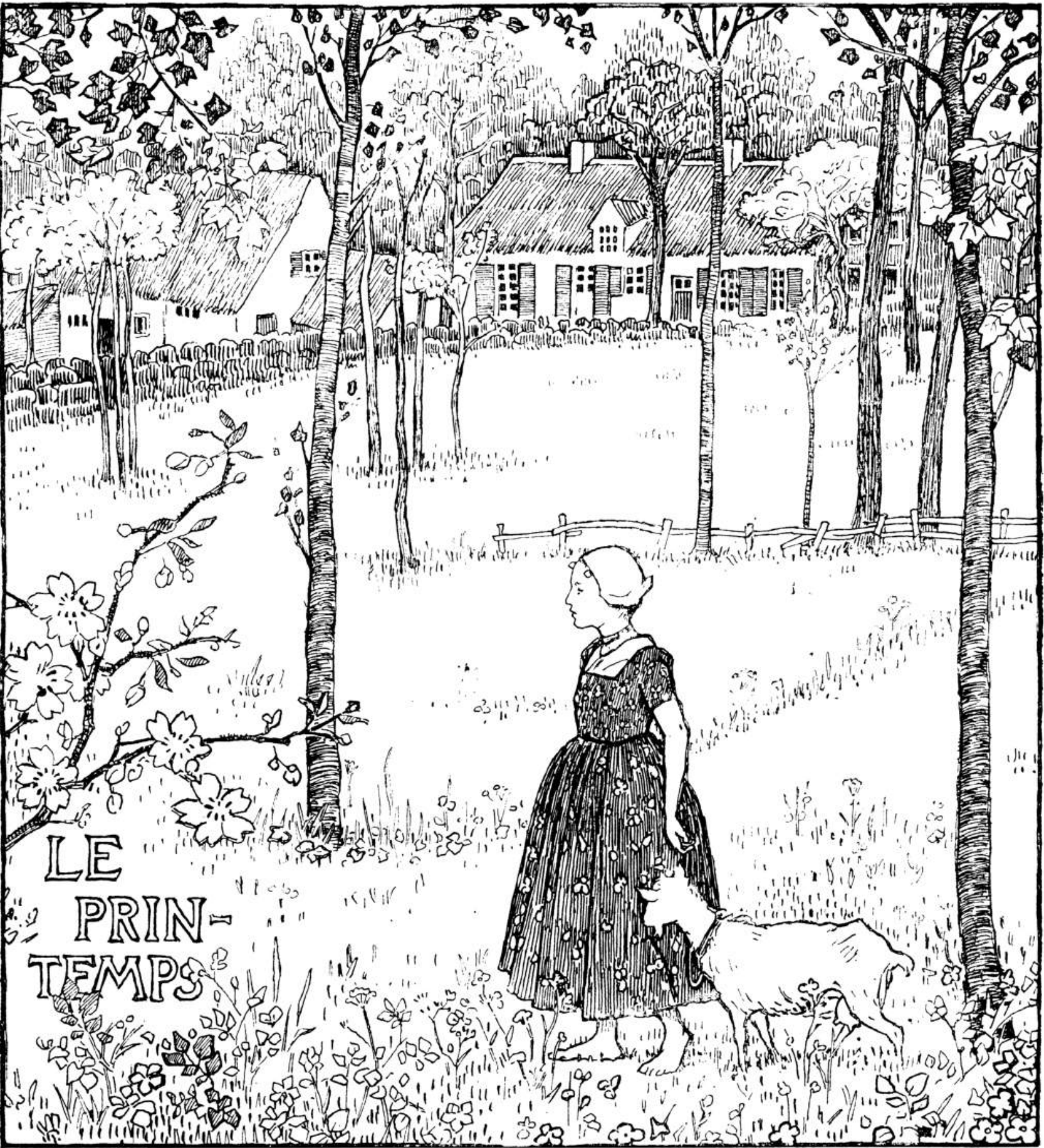
Et je m'étendais de tout mon long sur la mousse. Le soleil pénétrait mon dos d'une chaleur tiède, tandis que ma poitrine, enfoncée dans l'herbe, était toute fraîche.

N'avez-vous jamais regardé dans l'herbe, de tout près, les yeux sur les brins de gazon? Moi, en attendant Babet, je fouillais indiscretement du regard une

touffe de gazon qui était vraiment tout un monde. Dans ma touffe de gazon, il y avait des rues, des carrefours, des places publiques, des villes entières. Au fond, je distinguais un grand tas d'ombre où les feuilles du dernier printemps pourrissaient de tristesse; puis les tiges légères se levaient, s'allongeaient, se courbaient avec mille élégances, et c'étaient des colonnades frêles, des églises, des forêts vierges. Je vis deux insectes maigres qui se promenaient au milieu de cette immensité; ils étaient certainement perdus, les pauvres enfants, car ils allaient de colonnade en colonnade, de rue en rue, d'une façon effarouchée et inquiète.

Ce fut juste à ce moment qu'en levant les yeux je vis tout au haut du sentier les jupes blanches de Babet se détachant sur la terre noire. Je reconnus sa robe d'indienne grise à petites fleurs bleues. Je m'enfonçai dans l'herbe davantage, j'entendis mon cœur qui battait contre la terre, qui me soulevait presque par légères secousses. Ma poitrine brûlait maintenant, je ne sentais plus les fraîcheurs de la rosée. [...]

Dans *Nouveaux Contes à Ninon*, Les quatre journées de Jean Gourdon, extrait de la nouvelle *Printemps*, Emile Zola.



LE
PRIN-
TEMPS



ANNIVERSAIRES

● Notre fidèle lectrice alsacienne, Mme Foucault, 3, rue Sainte-Odile, 68700 Cernay, aimerait faire plaisir à sa sœur, **Mme Marie-Louise BOCKSTALLER**, 13, rue Edouard-Drumm, 68200 Mulhouse, qui fêtera ses 65 ans le 28 avril. Elle pense bien à elle et, avec la complicité de la grande famille des *Veillées des Chaumières*, des cartes d'anniversaire et des mots d'amitié lui feront chaud au cœur. Merci de votre participation sympathique. Avec toutes ses amitiés alsaciennes.

● Notre lecteur de longue date (depuis 2003), **M. Thierry PACAUD**, 7D, rue Léon-et-Cécile-Mathy, 39570 Montmorot, a fêté ses 50 ans le 15 avril. A cette occasion, même si la date est passée compte tenu des délais de parution, il aimerait beaucoup recevoir des courriers, cartes d'anniversaire et mots d'amitié du monde entier. Des poésies seraient aussi appréciées. Cela comblerait sa solitude, ayant à affronter une longue maladie. Un immense merci à la grande famille des *Veilleurs* et des *Veilleuses*, si chère à son cœur et si réconfortante. Il prendra plaisir à répondre à chacun et chacune. Longue vie à cette magnifique revue.

RECHERCHE

● Fidèle lectrice des *Veillées des Chaumières*, **Mme Marguerite MAVIEL**, 5B, rue Dallagnat, 63000 Clermont-Ferrand, recherche une grande amie, **Lucette SKUBIZINSKI** (de son nom de jeune fille), habitant Toulouse et à la retraite. Sa plus jeune sœur, Claudine, allait à l'école avec ses deux enfants à Eygurande, en Corrèze. Elle a bien reçu son coup de téléphone mais elle était absente

et n'a pu la recontacter, à son grand regret. Elle remercie très fort tous les lecteurs et lectrices des *Veillées des Chaumières* d'avoir la gentillesse de l'aider à retrouver cette amie chère à son cœur. Merci pour tout.

PAPA NOC ET MICHÈLE TORR

● Notre lectrice depuis de nombreuses années, **Mme Marie-Andrée BROC**, Chaizal-Chauvier, 18130 Saint-Denis-de-Palin, aimerait trouver une effigie ou une peluche du héros de dessin animé Papa Noc. Par ailleurs, elle serait très heureuse de voir et écouter la cassette vidéo *Portrait de scène*, de Michèle Torr. Merci de penser à elle et de lui faire ce plaisir, chères amies des *Veillées des Chaumières* si attentionnées. Avec toutes ses amitiés du Cher.

SAINTE RITA

● Notre lectrice de longue date, **Mme Marie-Rose DUWEZ**, 33, rue Guynemer, 59570 La Longueville, recherche une boule à neige représentant sainte Rita. Par ailleurs, elle aimerait aussi trouver un canevas fait ou à faire de cette même sainte. Avec ses remerciements anticipés pour votre participation si sympathique et ses amitiés sincères.

LAINÉ

● Une de nos lectrices tricoteuses, **Mme Rachel GUILLENTZ**, 31, rue des Roses, 57980 Tenteling-Ebring, fait partie d'un club de tricot, Les amies du tricot de Metzting. Elles tricotent ensemble pour l'association Amis sans frontières, qui distribue leurs créations à des associations caritatives, Restos du cœur, SDF, etc. Si vous avez de la laine dont vous n'avez plus l'utilité, elle ferait merveille dans leur

club et serait utilisée à bon escient. Merci de penser à elles et aux pauvres qui auront ainsi de beaux pulls, bonnets et autres (photo ci-dessous), avec leurs amitiés chaleureuses.



DR

TIMBRES – REMERCIEMENTS

● Notre lectrice assidue, **Mme Laure GOMARD-MATHIEU**, 26, rue Cavendish, 75019 Paris, remercie les personnes qui lui ont écrit aux Sables-d'Olonne et auxquelles elle n'a pu répondre. Actuellement auprès de sa belle-maman, Alice, 98 ans et qui doit garder le lit à son domicile, elle est à ses côtés 24 h sur 24. Aussi, pour passer un peu le temps avec sa collection, amis *Veilleurs* et amies *Veilleuses*, elle aimerait recevoir des timbres français et étrangers. Mamie ne peut plus lire mais des amis lui font parvenir ses chères *Veillées*, qu'elle attend avec impatience. Elle remercie sincèrement toutes les personnes qui auront la gentillesse de répondre à sa demande. Avec toutes ses sincères amitiés.

Avis à nos lectrices
Pour vos annonces,
il faut écrire à :
Les Veillées des Chaumières,
Toutes vos lettres,
8, rue François-Ory
92543 Montrouge Cedex



ISTOCK

Cet été-là

14 – RÉSUMÉ : Pour protéger Coralie, Théo préfère lui mentir et ne rien révéler de sa visite au père de Jeanne Cordelier, pour l’instant. Mais lorsque Coralie trouve une facture d’un célèbre restaurant du Mont-Saint-Michel, elle ne comprend pas pourquoi il lui cache quelque chose et le soupçonne d’avoir une liaison. Théo la détrompe en inventant une idée de reportage. Il est plus que temps pour le jeune journaliste de mettre fin à cette situation impossible et de rencontrer les parents de Coralie. **Rendez-vous est pris.** (Voir *Veillées* n^{os} 3256 et suivants.)

Estelle reposa le combiné et se tourna vers son mari, perplexe.

– C’était Théo Martineau. Il veut nous voir. Je lui ai dit de passer demain soir.

– Seul ?

– Apparemment.

– Bizarre. Tu crois qu’il vient nous présenter sa demande officielle ?

– Je n’en sais rien, mais ça paraît probable... Qu’est-ce qu’on va lui dire ? Ils se fréquentent depuis un an, on ne va guère pouvoir faire l’autruche plus longtemps. Ce n’est pas le gendre dont on avait rêvé, mais il faut bien reconnaître qu’il a l’air très attaché à Coralie, et que, de son côté, elle tient vraiment à lui... même si elle s’efforce de le cacher pour ne pas nous déplaire.

– Cela fait des mois que je m’y prépare, soupira Jean-Baptiste, mais je n’arrive toujours pas à en accepter l’idée.

– Si on la rejette d’emblée, on perdra notre fille. Et je ne suis pas certaine qu’elle ait besoin d’un souci supplémentaire en ce moment...

– Il profite de la situation. C’est un peu facile, tu ne crois pas ?

Alarmée par cette éventualité, Estelle posa sur son mari un regard inquiet.

– C’est ce que tu penses ? Vraiment ? Tu le juges retors à ce point ?



Cet été-là

– Non, admit le père de mauvaise grâce. Je suis juste contrarié... et pas très objectif, je le crains.

– Contrariée, je le suis aussi, mais je ne veux pas que Coralie soit obligée de choisir entre lui et nous. C'est une chose qu'on ne peut pas imposer à un enfant.

– Très bien! Alors donnons-lui notre bénédiction!

– Je suis comme toi, chéri, cette différence d'âge ne me plaît pas, et son statut de divorcé non plus. Une fois ce constat établi, que pouvons-nous lui reprocher, au fond? Il soutient Coralie sans faiblir, il est respectueux de ce qu'elle est, n'a jamais cherché à l'éloigner de nous... C'est important, tu sais.

– De toute façon, on n'a pas le choix, n'est-ce pas? Je suppose qu'elle aurait pu tomber plus mal...

– Oui, c'est un bon résumé de la situation, fit Estelle avec un petit sourire fataliste.

7 ls se trouvaient donc dans cet état d'esprit lorsque Théo se présenta devant la porte du restaurant, le lendemain à dix-neuf heures précises. Après les deux ponts du 1^{er} et du 11 novembre, l'établissement fermait pour quelques semaines. Coralie étant venue dîner la veille sans faire la moindre allusion à la prochaine visite du journaliste, ses parents ignoraient donc si elle en était informée ou non.

Dans le doute, ils ne l'avaient pas évoquée. La prudence avait-elle poussé Théo à la lui

caché? Ils n'allaient pas tarder à le savoir.

– Veuillez excuser cette intrusion à votre domicile, mais je dois vous parler de choses qui me semblent assez graves pour la justifier.

– Entrez, je vous en prie.

C'est Jean-Baptiste qui était venu l'accueillir. Il lui faisait comprendre, par ce geste, qu'il était disposé à lui ouvrir sa maison. Ce symbole échappa totalement à Théo, à mille lieues d'imaginer les pensées qui perturbaient les époux Mauclair depuis la veille. Il suivit son hôte vers l'appartement familial, dont la porte restait ouverte une fois l'hôtel vidé de ses clients. Il découvrait avec curiosité l'endroit où Coralie avait grandi. Beaucoup de bois clair et de blanc, un décor minimaliste qui reflétait le peu de temps consacré à son intérieur par la maîtresse de maison. Elle avait probablement apporté davantage de soin au décor des chambres de l'hôtel qu'à son propre univers.

Justement, elle s'avancait vers lui, main tendue.

– Bonjour, Théo. Soyez le bienvenu. Installez-vous. Que pouvons-nous vous offrir?

Estelle avait disposé quelques bouteilles d'apéritif sur une table basse, des verres, un assortiment d'amuse-bouche... Malgré leurs réticences à son endroit, les Mauclair avaient à cœur de bien recevoir leur visiteur.

– Eh bien... Je prendrai la même chose que vous, dit Théo en s'asseyant sur le canapé de cuir fauve.

– Une troussepinette (1)? Mon mari la fabrique lui-même.

– Volontiers.

Après les civilités d'usage, un court silence s'installa, que Théo rompit d'une voix mesurée:

– Vous devez vous demander pourquoi j'ai tenu à vous rencontrer...

– Nous attendons de le savoir, répondit Jean-Baptiste prudemment.

– J'ai retrouvé Richard Cordelier.

1 – Apéritif vendéen à base de jeunes pousses de prunellier.

– Pardon ?

Leur réaction fut quasiment simultanée. Estelle et Jean-Baptiste levaient sur le jeune homme un regard perplexe. A l'évidence, ils ne s'attendaient pas à une telle entrée en matière, et le nom ne leur disait rien. Théo les considéra un instant, avant de préciser :

– Le propriétaire du tableau reproduit par Coralie, vous vous souvenez ? Le père de Jeanne Cordelier.

– Ah ! Oui... Et pourquoi venir nous annoncer cela comme si c'était un secret d'Etat ?

– Parce que j'ai besoin de vos conseils.

– Très bien. Nous vous écoutons.

– Vous souvenez-vous de l'été 1990 ?

Jean-Baptiste aurait bien voulu s'exclamer « Quel est le lien entre ces deux histoires ? » Il ne le pouvait pas. Derrière cette porte, que Théo venait d'ouvrir avec une totale inconscience, il devinait que l'horizon ne serait plus jamais le même. Prompte à réagir, Estelle s'en étonna la première :

– Je ne comprends pas... Pourquoi nous parlez-vous de l'été 1990 ? Quel rapport avec cet homme et l'affaire du tableau ?

– Parce que tout est lié, répondit Jean-Baptiste à la place de Théo. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Le jeune homme hocha la tête en guise d'assentiment. Devant lui, Jean-Baptiste, le front dans les mains, ne cachait pas son abattement. Estelle le dévisageait, tendue. Pour elle aussi, la porte venait de s'ouvrir. A l'angoisse qui les étreignait, il n'y avait plus de doutes : les parents de Coralie n'en savaient guère plus que lui à propos de ces événements. Théo n'imaginait pas cela possible avant de recevoir les confidences de Richard, mais à présent, il comprenait que tel était probablement le cas. Il en fut profondément soulagé. Il n'aurait pas aimé avoir à leur reprocher leur silence.

– Qu'avez-vous appris sur cet été 1990 ? demanda enfin Jean-Baptiste, sans cacher son inquiétude.

– Vous-mêmes, qu'en savez-vous ? répliqua Théo... Je vous en prie, insista-t-il comme

il sentait leur réticence. Pour aider Coralie, nous devons marcher dans le même sens.

– Aider Coralie ? releva Estelle à son tour. Je croyais que Jeanne Cordelier avait renoncé à son procès ?

– Il s'agit de choses bien plus graves, madame Mauclair.

– Très bien, coupa Jean-Baptiste. En réalité, nous ne savons rien, ou pas grand-chose. Coralie venait d'atteindre sa sixième année

“ Qu'avez-vous appris sur cet été 1990 ? demanda enfin Jean-Baptiste, inquiet ”

lorsqu'Estelle a dû subir une intervention chirurgicale importante, qui lui interdisait d'avoir d'autres enfants et l'avait beaucoup fatiguée. Cette même année, nous ouvrions notre hôtel-restaurant ; je ne pouvais pas me charger seul de Coralie. Nous nous sommes résolus à solliciter mes parents pour la garder pendant toutes les vacances d'été. Jusqu'à présent, on ne la leur avait confiée que pour quelques heures. Tout allait bien. Ils semblaient très attachés à Coralie, qui n'avait pas eu la chance de connaître ses grands-parents maternels, et elle-même ne rechignait pas pour rester avec eux, car ils la gâtaient énormément. Ils avaient leurs habitudes dans un camping de la région pyrénéenne, qu'ils rejoignaient en caravane. Cette perspective a enchanté Coralie, ravie de l'aventure. Alors, ils sont partis...

– Pourquoi Coralie ne parle-t-elle jamais de ses grands-parents ? demanda Théo. Ils sont morts ?

– Pour moi, c'est tout comme. Vous allez vite comprendre pourquoi. A cette époque où les téléphones portables n'existaient pas, la plupart des campings étaient équipés d'une cabine publique. Nous avions donc convenu de nous appeler régulièrement pour échanger des nouvelles. Les premiers



Cet été-là

jours se sont déroulés sans anicroche apparente. « Tout va bien », assurait mon père, qui ne manquait jamais le rendez-vous téléphonique. Nous nous raccrochions à ces quelques mots sans mettre en cause leur véracité. Nous avions trop de soucis en tête pour ne pas y croire aveuglément. D'ailleurs, comment pourrait-on douter de ses propres parents ?

Jean-Baptiste s'interrompit un instant. Il ne se décidait pas à révéler, à ce jeune homme qu'il connaissait si peu, l'addiction de ses parents. Il ne soupçonnait pas que Richard Cordelier l'avait fait avant lui.

– Un jour, Coralie a échappé à la surveillance de ses grands-parents. Il paraît qu'on l'a retrouvée errant sur la route, à plusieurs kilomètres du camping, incapable d'expliquer comment elle se trouvait là, car elle ne se souvenait de rien. Elle a été examinée à l'hôpital et semblait aller tout à fait bien, mis à part ce « trou noir » qu'on n'a pas su nous expliquer. Les médecins que nous avons consultés par la suite ont baptisé cela « ictus amnésique ». Il paraît que cet accident arrive parfois sans raison, et ne laisse aucune séquelle. Cela semblait être le cas pour Coralie, alors, nous avons été rassurés. Jusqu'à ces dernières semaines, nous avons complètement oublié cet épisode.

– Sauf que ce n'était pas sans raison...

– Que voulez-vous dire, Théo ?

– Est-ce que je peux vous parler sans faux-semblant ?

– Oui... Bien sûr !

– Ce que j'ai à vous dire risque de vous choquer. Sachez que je ne porte aucun jugement. Mon seul but a été de comprendre cette histoire de tableaux. J'ai envisagé assez vite l'hypothèse de souvenirs cachés... ce qu'on appelle, en jargon de professionnel, la cryptomnésie...

– Est-ce que Coralie est au courant ?

– Non. J'ai mené toutes ces recherches sans lui en dire le moindre mot. C'est pourquoi je suis venu prendre conseil auprès de vous. Un jour ou l'autre, ces souvenirs risquent de resurgir dans leur totalité. Nous devons être prêts à l'aider... tous ensemble.

*L*orsque Théo eût terminé d'exposer ce que Richard Cordelier lui avait appris, un terrible silence s'était abattu sur la pièce où ils se tenaient tous les trois. Le jeune homme ressentait presque physiquement la colère qui animait le père de Coralie, et l'abattement qui terrassait sa mère, chacun réagissant avec son propre caractère aux révélations qu'il leur avait assénées.

– Je savais... Pour mes parents, je veux dire, finit par reconnaître Jean-Baptiste. Je l'ai compris très vite, après cet été-là. C'est pourquoi nous avons rompu tout lien avec eux.

– Comment avez-vous justifié cette situation auprès de Coralie ?

– Elle s'est installée naturellement. Vous savez, à six ans, quand on ne voit plus une personne, on finit par l'oublier complètement.

Théo n'était pas d'accord avec cette affirmation. Lui-même se rappelait très bien sa grand-mère maternelle, une solide femme qui l'avait initié aux merveilles de la nature et qui était décédée l'année de ses cinq ans. Il gardait précieusement au fond de lui tous les instants partagés avec elle... mais sans doute Coralie n'avait-elle pas les mêmes raisons d'entretenir la mémoire de ses grands-parents, inconsciemment liés, dans son esprit, à des événements traumatisants. Il se garda donc de contredire Jean-Baptiste.

Il avait pu constater, en effet, que la jeune femme avait complètement occulté leur existence.

– La question est : que faire, maintenant ?

– Je ne sais pas, soupira Jean-Baptiste. Sincèrement, je ne sais pas.

– Je ne suis pas certain de parvenir encore longtemps à cacher la vérité à Coralie. Ces dernières semaines ont été éprouvantes. Je crains qu'elle ne se fasse de fausses idées sur mon attitude et qu'elle en souffre. En fait, je pense qu'elle s'imagine que je ne l'aime plus... Je ne peux pas la laisser avec ces incertitudes. Je tiens trop à elle. D'autre part, si elle apprend que je connais son passé, et que je lui ai dissimulé sciemment, cela risque de saborder notre relation. Je refuse de courir ce risque. Mais je ne veux pas, non plus, agir sans votre consentement.

– Je ne crois pas que nous pourrions faire comme si de rien n'était, nous non plus, admit Estelle d'une voix tremblante. Ce serait trop difficile... pour moi, en tout cas.

Jean-Baptiste se taisait toujours. Il n'avait pas été capable de protéger sa petite fille, autrefois, et se sentait incapable de la protéger aujourd'hui. Il s'en voulait terriblement, mais il savait que Coralie ne lui pardonnerait pas de la laisser dans l'ignorance, même si ces révélations devaient profondément la perturber. Elle était adulte, à présent. Si les souvenirs avaient commencé à se manifester, c'est peut-être qu'elle avait assez de force en elle pour les accepter.

– Que suggérez-vous ? demanda-t-il enfin à Théo.

– Peut-être, dans un premier temps, évoquer ces grands-parents dont elle a perdu la trace. Cela devrait la conduire à vous interroger à leur sujet. Et, suivant la tournure de votre conversation, vous verrez jusqu'où vous pouvez l'emmener...

Théo s'effaçait et leur laissait la main. Il leur faisait comprendre ainsi qu'il n'avait pas l'intention de leur voler le premier rôle.

– Oui, c'est une bonne approche, approuva Estelle, mais j'ai une meilleure idée. Nous devons organiser une soirée pour mieux faire connaissance, n'est-ce pas ?

– Coralie m'en a parlé, mais je ne voulais pas entrer officiellement dans votre intimité sans avoir éclairci tous ces points concernant son passé.

– C'est chose faite, ou à peu près, trancha Estelle. Donc, nous allons prendre l'initiative de vous inviter à dîner tous les deux, et au cours du repas, vous mènerez habilement la conversation sur ce sujet. Je pense que c'est assez facile dans une réunion de famille...

– Cela ne devrait pas poser de problème insurmontable, reconnut Théo en souriant. Je vois où vous voulez en venir : vous voulez qu'on soit présents tous les trois pour l'aider à sortir de ce trou noir.

– Oui. Je crois qu'elle aura besoin de nous trois. Ensemble... Jean-Baptiste ?

– Je suis d'accord.

– Merci, dit Théo simplement.

– Merci de nous avoir fait confiance, répliqua Estelle. Ce n'était sans doute pas évident pour vous de venir nous parler.

– C'était une évidence, au contraire. Mais je vous imaginai bien mieux informés de cette histoire...

– Pensez-vous qu'on aurait laissé Coralie se débattre avec ses interrogations si on avait pu la renseigner ? s'insurgea Jean-Baptiste.

– C'est difficile, parfois, de remuer le passé...

– Quoi qu'il en soit, maintenant, les choses sont claires et nous savons où nous allons. C'est tout ce qui compte !

« Pas tout à fait », songea Jean-Baptiste, au fond de lui. Il lui restait encore à accomplir ce geste qu'il remettait à plus tard depuis des semaines. Pour rien, peut-être, mais il devait s'y résoudre.

Chapitre XII

Jean-Baptiste avait différé autant que possible le voyage qu'il s'appropriait à entreprendre au lendemain de cette entrevue avec Théo. Il n'avait pas pris cette



Cet été-là

route depuis le décès de sa mère, dix ans auparavant. Sans la nécessité absolue de clarifier les faits qui avaient provoqué l'amnésie de Coralie, il ne l'aurait sans doute jamais empruntée que pour le décès de son père, Gaston Mauclair.

Saint-Jean-de-Monts, Challans, La Roche-sur-Yon, Niort, Poitiers... Au fil des étapes qui le conduisaient vers Chasseneuil-sur-Bonnieure, Jean-Baptiste sentait croître l'appréhension de ce qui l'attendait sur place.

Comme l'avait suggéré Estelle, l'âge avancé de son père l'avait peut-être conduit à se retirer dans une maison de retraite. Si c'était le cas, un voisin serait à même de le renseigner, Jean-Baptiste n'en doutait pas. Peut-être aurait-il été informé de son déménagement, mais peut-être que non : Gaston savait parfaitement qu'il n'avait plus rien à attendre de son fils.

Par chance, il disposait de revenus suffisants pour s'assumer financièrement. Dans le cas contraire, Jean-Baptiste n'osait penser à la manière dont il aurait résolu ce cas de conscience.

Au bout du chemin, la maison basse, isolée au milieu des champs, faisait encore bonne impression. A quatre-vingt-cinq ans, Gaston ne l'entretenait sûrement pas tout seul. Soit il se faisait aider, soit il l'avait mise en location... ou vendue, qui sait ? Il était capable de tout.

Les abords étaient propres, et les peintures extérieures récentes. Ni abandon, ni laisser-aller, ce qui était plutôt une agréable surprise, Jean-Baptiste s'étant préparé au pire. « Ne nous réjouissons pas trop vite, se surprit-il à penser, attendons de voir ce qui se passe à l'intérieur. »

Le bruit du moteur attira le vieil homme à la fenêtre. Il mit un certain temps à reconnaître celui qui s'avancait à grandes enjambées, l'air décidé. Non qu'il ait beaucoup changé depuis sa visite précédente, mais parce que son fils était bien la dernière personne qu'il s'attendait à voir chez lui. Que faire ? Lui répondre ou le laisser mijoter sur le pas de la porte ?

Gaston songea soudain que cette visite avait sûrement une raison grave. La mort, peut-être. S'il s'était déplacé, ce n'était certainement pas pour lui faire la causette, depuis le temps... Alors, après une brève hésitation, au deuxième coup de sonnette, il ouvrit la porte.

Comme il avait vieilli ! Son père, qui portait encore beau malgré ses excès, était devenu, en dix ans, un petit vieux ratatiné au cheveu rare et au regard délavé. Ce fut un choc.

Bien qu'il soit venu avec la ferme intention de lui demander des comptes, Jean-Baptiste sentit d'un coup toute agressivité l'abandonner. Son humeur belliqueuse céda le pas devant un sentiment filial que le temps n'avait pas réussi à rompre tout à fait.

– Je peux entrer ?

– Bien sûr.

Sans un mot de plus, le vieux Gaston s'effaça devant son fils. La maison était aussi propre dedans que dehors. Rien n'avait été déplacé depuis des années. Jean-Baptiste retrouva instantanément ses souvenirs et ses repères.

Après le petit sas d'entrée, qui donnait sur la cuisine, se trouvait, à droite, la vaste salle à manger et sa cheminée en pierre du Gard dont il gardait une image précise, et à gauche, les trois chambres et le

bureau. La porte du fond ouvrait sur un cellier et un petit local qui servait de buanderie. Marinette et Gaston avaient conçu la maison de plain-pied, en pensant aux aléas de la vieillesse et aux petits-enfants qu'ils seraient susceptibles d'accueillir un jour. De belles perspectives, ruinées par les mauvais tours de la vie.

– Assieds-toi. Tu veux boire quelque chose ?

– Un café, si tu as, répondit Jean-Baptiste sur la réserve.

– J'ai. Il est d'hier. Ça ira ?

Jean-Baptiste hocha la tête tandis qu'il observait son père se déplacer dans la cuisine. Il marchait sans canne. Il semblait même avoir conservé une bonne mobilité. On était au milieu de l'après-midi, et Gaston avait l'air en forme. Son visiteur s'était attendu à tout autre chose.

Le vieil homme revint avec la casserole où il avait réchauffé le café, sans le faire bouillir. « Café bouillu, café perdu », avait coutume de seriner Marinette à tout bout de champ.

La leçon avait porté ses fruits. Il la déposa sur le dessous-de-plat émaillé, puis sortit d'un placard deux tasses et la boîte en fer où l'on conservait le sucre en morceaux. Sur le couvercle, une reproduction de *L'Angélus*, de Millet. C'était la même depuis plus de quarante ans.

Jean-Baptiste remarquait, le cœur serré, tous ces détails qui le replongeaient au cœur de son enfance.

Il remarquait autre chose aussi, tandis que Gaston versait le café dans les tasses : son geste était sûr et ses mains ne tremblaient pas. Depuis quand avait-il cessé de boire ?

(à suivre)

SOLUTIONS DES JEUX DES PAGES 28-29

MOTS CROISÉS

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	S	I	N	G	L	E	T	O	N	S
2	U	P	E	R	I	S	E	R	A	I
3	P	E	R	I	M	A	I	E	N	T
4	E		E	M	A	U	X		I	E
5	R	A	S	E	S		E	U	S	
6	F	A		E		D	I	R	A	S
7	E		A	S	P	I	R	A	N	T
8	T	O	C		A	M	A	N	T	E
9	A		C	I	R	E		I		R
10	T	A	U	P	I	N	I	E	R	E
11	O		L	O	E	S	S		E	
12	I	D	E	M		I	S	O	L	E
13	R	U		E	M	O	U	L	U	S
14	E	T	R	E	N	N	E	E	S	

MOTS MÉLANGÉS

Le mot qui répond à l'énigme est :

Arum.

LE BON CHOIX

CHANTEURS (EUSES) EN UN MOT

1 b. *Les Mots bleus* en 1974. Bevilacqua est son véritable nom de famille. **2 c.** Calogero Joseph Salvatore Maurici. **3 a.** Annie Gautrat est le véritable nom de Stone (de Stone et Charden), et Annie Lennox est la chanteuse du duo Eurythmics. **4 a.** Depuis 2010, le prix Barbara récompense chaque année une jeune chanteuse francophone. **5 b.** Zaz : Isabelle Geffroy et Zazie : Isabelle de Truchis de Varennes. Larusso se prénomme Laëticia. **6 c.** Wouter Otto Levenbach est né en 1944 à Amsterdam. **7 c.** Ce fut son premier 45 tours en 1986. **8 a.** L'inoubliable interprète de *Bambino* et de *Itsi bitsi petit bikini* est née au Caire en 1933 et décédée à Paris en 1987.

MOTS FLÉCHÉS

	C	S	V	L	B	L	B					
J	A	C	Q	U	E	L	I	N	E	I	D	A
R	O	U	E	R	A	S	R	A	G	E	R	
H	O	L	A	S	U	M	A	C	N	B		
L	I	T	E	R	E	A	C	E	R	A		
S	I	M	D	I	A	C	I	L	A	R		
N	A	D	I	R	M	E	L	A	N	I	A	
B	E	C	O	T	U	D						
O	U	H	A	D	R	E	T					
A	N	N	A	I	O	O						
O	I	M	N	A	N	C	Y					
A	B	E	T	I	M	A	N	A				
L	L	C	R	U	M	A	R	Y	H			
W	E	L	C	H	E	N	A	S	A	R	I	
E	L	E	A	N	O	R	M	I	E	L		
B	A	N	L	E	I	N	A	L	P	A		
I	O	L	E	P	L	I	O	U	R			
F	L	O	R	E	N	C	E	B	E	T	T	Y

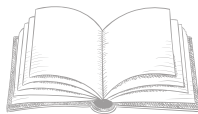
Abonnez-vous aux **veillées**

Les Chaumières

Profitez de l'offre liberté



Retrouvez chaque semaine, des nouvelles passionnantes, des romans captivants, des jeux, des recettes sans oublier le courrier des lectrices pour nouer de nouvelles relations.



-50% pendant 6 mois

+ un cadeau surprise

1€
seulement
le numéro
au lieu de 2€

Pendant 6 mois : 4€ par mois* (1 € le n°)
Après 6 mois : 6,50€ par mois* (1,62 € le n°)

* toutes les 4 semaines.

Simple et pratique, le paiement par prélèvement offre de nombreux avantages :

- Vous réglez en douceur
- Vous arrêtez quand vous voulez
- Vous n'avez plus rien à faire

Abonnez-vous aussi sur : www.kiosquemag.com

BULLETIN D'ABONNEMENT AUX VEILLÉES DES CHAUMIÈRES

Tél. : 01 46 48 48 99

Merci de renvoyer ce bulletin accompagné de votre règlement sous enveloppe affranchie à :
Service abonnements Les Veillées des Chaumières - CS 90125 - 27091 Evreux cedex 9

Oui, je profite de l'offre d'abonnement liberté à **-50%** pendant 6 mois et je recevrai **mon cadeau surprise**. Je règle la somme de **4 €/mois*** par prélèvement automatique pendant 6 mois au lieu de **8€**.

Je remplis le mandat SEPA ci-contre et je joins **mon RIB**.

Après 6 mois, votre abonnement se renouvellera par tacite reconduction au tarif normal en vigueur de **6,50 €/mois***. (911040)

Je préfère m'abonner aux Veillées des Chaumières pour **1 an (52 n°s)** au prix de **94,80 €** au lieu de **104 €**. J'ai bien noté que je ne recevrai pas le cadeau. (911057)

Je joins à ce bulletin mon règlement :

- Par chèque libellé à l'ordre des Veillées des Chaumières.
 Par carte bancaire.

N° de carte

Expire le

Notez les 3 derniers chiffres du N° inscrit au dos de votre carte

Date :

Signature :

Offre valable uniquement en France Métropolitaine pendant 2 mois. Votre abonnement et votre produit vous seront adressés dans un délai de 4 semaines après réception de votre règlement et dans la limite des stocks disponibles. Vous disposez d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception du magazine et du produit au choix en notifiant clairement votre décision à notre service abonnements ou via le formulaire de rétractation accessible dans nos CGV sur le site www.kiosquemag.com. Le coût de renvoi des produits est à votre charge. Les informations recueillies à partir de ce formulaire font l'objet d'un traitement informatique destiné à Mondadori Magazines France pour la gestion de son fichier clients par le service abonnements. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations qui vous concernent en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin. J'accepte que mes données soient cédées à des tiers en cochant la case ci-contre

MANDAT DE PRÉLÈVEMENT SEPA

Référence unique du mandat
(zone réservée à nos services)

En signant ce formulaire de mandat, vous autorisez MONDADORI MAGAZINES FRANCE à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte, et votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions de MONDADORI MAGAZINES FRANCE. Vous bénéficiez du droit d'être remboursé par votre banque selon les conditions décrites dans la convention que vous avez passée avec elle. Toute demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de votre compte. Vos droits concernant ce mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque.

MES COORDONNÉES * Champs obligatoires

* NOM

* PRÉNOM

* ADRESSE

* CP * VILLE

LES COORDONNÉES DE VOTRE COMPTE (recopier votre R.I.B.)

* Numéro d'identification international du compte bancaire - IBAN

* Code international d'identification de votre banque - BIC

8 ou 11 caractères selon votre banque * À

CRÉANCIER * LE / /

MONDADORI MAGAZINES FRANCE

8, rue François Ory - 92543 Montrouge Cedex 09 - FRANCE

IDENTIFIANT DU CRÉANCIER

FR 05 ZZZ 489479

* SIGNATURE :

Les Veillées des Chaumières est une marque de Mondadori Magazines France

N'oubliez pas de joindre votre RIB !



DESSIN NEIL WILSON

New York, en souvenir d'Emile

5 – RÉSUMÉ : Pour les amis de *La Villa aux oiseaux*, ce voyage à New York est l'occasion de visiter tous les lieux célèbres, de la statue de la Liberté à *Times Square*, en passant par *Central Park*. Autre moment fort du séjour, la messe gospel: quel dépaysement pour nos Roannais! C'est sans

évoquer les découvertes culinaires. Ginette fait même l'expérience de déguster un hamburger... avec les doigts! Le dimanche, direction *Central Park* pour un pique-nique. Vraiment! ce cher Bob a bien organisé leur séjour... Et puis, sa femme et ses filles sont adorables.

Les prairies plantées de fleurs étaient de toute beauté, les arbres aussi. On emprunta quelques allées pour arriver bientôt au lieu prévu pour le pique-nique, en bordure d'une belle pelouse où plusieurs familles s'étaient déjà installées sous les grands arbres.

– Le dimanche, de nombreuses personnes viennent se ressourcer ici, il y a beaucoup de gens qui font du sport également, vous verrez, on peut

faire de la barque sur certains lacs ou louer des vélos, expliqua Johanna alors que l'on s'installait. Il y a aussi pas mal d'activités pour les enfants, un zoo... Enfin, avec Bob on y emmenait les filles le plus souvent possible quand elles étaient petites. Maintenant, elles viennent toutes seules faire leur jogging ou se balader avec leurs amies.

– Il n'y a pas de problèmes de sécurité? demanda Maurice.

New York, en souvenir d'Emile

– Non, très peu, la police du parc est bien présente et il y a des caméras de surveillance sur les grandes allées. C'est vrai que lorsque les enfants étaient jeunes, nous évitions les endroits trop déserts, car il y avait beaucoup de trafic, mais maintenant cela a bien changé. Et puis, le dimanche, le parc est vraiment très fréquenté.

– Bon appétit à tout le monde ! lança Gilbert à la cantonade en mordant avec appétit dans son sandwich.

– Dites donc, vous n'y avez pas été de main morte sur le beurre avec le jambon ! remarqua Denise qui surveillait son cholestérol... Je ne vais pas le manger, il y en a trop...

– Tu as aussi des sandwiches au poulet, on n'a pas mis de beurre du tout, lui précisa Maurice, il y en a pour tous les goûts ! On a mis de la tomate et quelques feuilles de salade dans ceux-là.

– Ah ! cela me convient mieux effectivement, merci Maurice, dit Denise en prenant le sandwich qu'il lui tendait.

On servit un petit vin rouge dans les gobelets en plastique ou une citronnade pour ceux qui ne buvaient pas d'alcool.

– On n'est pas bien ? C'est quand même plus grand que le parc du Coteau ! s'esclaffa Gilbert.

– Mais cela n'a rien à voir du tout ! Chaque parc a une taille adaptée à sa ville, nota Suzanne qui trouvait la comparaison bien disproportionnée.

Soudain, Alysson, qui observait les alentours tout en mangeant, vit un petit bonhomme d'à peu près quatre ans qui s'avavançait, seul, en tenant un écureuil en peluche à la main. Elle regarda autour mais ne vit personne qui le suivait ou le précédait.

– *Look, the little boy, he is alone!* Heu, pardon..., reprit-elle, comprenant devant la mine interrogative de Denise qui était assise à ses côtés qu'elle s'était exprimée en anglais. Regardez, le petit garçon semble tout seul !

Effectivement, le garçonnet continuait à avancer d'un pas hésitant, sans trop savoir où il allait.

Tout le monde se mit à l'observer pour voir si quelqu'un viendrait bientôt derrière lui pour le rattraper, mais personne ne semblait s'approcher et le petit continuait d'avancer avec son doudou.

– Va le voir, Alysson, essaie de savoir comment il s'appelle et s'il sait où sont ses parents, demanda la mère de l'adolescente en prenant bien soin de s'exprimer en français pour que tout le monde la comprenne.

La jeune fille se leva, s'approcha de l'enfant et s'accroupit à sa hauteur mais bientôt, elle fit un signe d'impuissance du côté du groupe. Elle prit le garçon par la main et le ramena près des bancs.

– Il ne sait pas encore très bien parler... Je n'ai rien compris, expliqua-t-elle.

Le petit garçon semblait rassuré de tenir la main de la jeune fille. De l'autre, il serrait toujours le doudou en forme d'écureuil... Il ne pleurait pas mais regardait autour de lui avec une sorte d'étonnement.

Bob s'approcha doucement et demanda au garçon de lui montrer sa belle peluche.

– Elle est neuve, il semble que l'on vient de la lui acheter à la boutique où l'on donne des renseignements sur le parc, c'est à trois cents mètres d'ici, je pense que l'on devrait le ramener là-bas, tout en regardant sur le chemin si des parents ne sont pas à sa recherche. On prévientra le premier policier que l'on rencontrera.

Ainsi fut fait. Alysson et Bob s'éloignèrent avec le petit, qui n'avait même pas pu dire son prénom... Était-il intimidé ? Cela se pouvait aussi car, vu son âge, il aurait dû pouvoir le faire.

– Mon Dieu, les parents doivent être aux cent coups, s'exclama Suzanne, promptement à se mettre à la place d'autrui.

– Ne t'inquiète pas, ils vont bientôt le retrouver et en seront quittes pour une grosse frayeur, la rassura son mari.

– Tu te souviens quand on avait perdu Romain ? demanda Denise à Gilbert, c'était sur la plage de Lacanau... Nos premières vacances à la mer, en camping ! Ah là là, on avait bien mis une demi-heure pour le retrouver en ameutant tous les gens autour de nous, il avait marché loin... Les surveillants de la plage nous avaient dit qu'un enfant marche toujours le dos au soleil... On était partis du bon côté, mais quelle frayeur ! Après, je lui avais cousu des étiquettes dans le dos de ses chemises avec son nom et son prénom quand

nous partions en vacances. En fait, il ne s'est plus jamais échappé. Mais cela va tellement vite, une minute d'inattention... Romain avait trois ans, je crois. Heureusement, il y avait tellement de monde que je n'avais pas pensé qu'il avait pu se noyer, et puis il était craintif et ne s'approchait pas de l'eau. Mais, dans ma panique, j'avais pensé à un enlèvement... Il y avait des histoires dans les journaux, j'imaginai le pire...

– Ah oui ! je me souviens, tu ne le lâchais plus après ! Moi aussi, j'avais vraiment eu peur..., répondit Gilbert, se remémorant avec effroi ce moment.

On décida d'attendre le retour de Bob et Alysson avant de prendre le dessert, personne n'avait le cœur à manger avant d'apprendre que le petit garçon avait retrouvé ses parents. Une bonne vingtaine de minutes après, le père et sa fille revinrent.

– C'est bon, le petit Melvin a retrouvé sa maman... Elle était au poste de police sur le grand carrefour. Le magasin a appelé les policiers qui avaient déjà l'information, le temps que la maman arrive, nous avons attendu avec l'enfant pour ne pas le perturber, Alysson a joué avec lui. La maman était en larmes, elle nous a serrés dans ses bras, elle le cherchait partout, la pauvre, et était très angoissée. Il faut dire qu'elle a un bébé de quelques mois, elle était en train de le changer dans son cosy quand Melvin a disparu. Une minute d'inattention...

– De toute façon, si cela n'avait pas été nous, d'autres personnes l'auraient ramené, je suppose. Les pervers ne courent pas les rues, tout de même ! Mais bon, je suis content de savoir qu'il a retrouvé sa maman, conclut Maurice, toujours optimiste et voulant détendre l'atmosphère. Alors, on l'attaque, ce dessert ? Les émotions lui donnaient de l'appétit ! Les cookies au chocolat blanc et noir faits par Johanna et la crème glacée à la pêche qui les accompagnait furent appréciés, ainsi que le café conservé au chaud dans des Thermos. On décida ensuite de partir à la découverte du parc. Jean-Camille et Elise resteraient tranquillement à lire dans la prairie.

L'amie de l'ancien notaire ne voulait pas retarder ou gêner la progression des autres et

Jean-Camille était tout à fait d'accord pour rester auprès d'elle. Ils pourraient se promener un peu tous les deux aux alentours, dans les allées goudronnées, et le groupe les retrouverait deux heures plus tard à l'endroit du pique-nique.

C'est ainsi que l'on se rendit d'abord au *Jacqueline Kennedy-Onassis Reservoir* tout proche, le plus grand lac du parc avec une superficie de quarante-trois hectares et une profondeur pouvant atteindre douze mètres par endroits. La piste de deux kilomètres et demi qui l'enserrait était un lieu privilégié pour les joggers. Alysson et Jane en faisaient le tour au moins une fois par semaine ; leurs parents étant moins sportifs, ils venaient surtout s'y promener en marchant.

– Cette vue sur les buildings au loin, c'est magnifique, c'est unique !

Ginette, armée de son appareil photo, était aux anges. Malheureusement, il ne permettait pas de photographier de très loin et le résultat de ses clichés ne reflétait pas ce qu'elle voyait.

– Il y a de très belles cartes postales du lac avec la lumière du soleil couchant, tu pourras t'en procurer dans l'une des boutiques, suggéra Bob à son amie roannaise en voyant sa déception. Je vous propose maintenant de gagner le *Belvedere Castel*, nous y aurons une superbe vue à trois cent soixante degrés.

Ce petit château de style néogothique écossais, construit au dix-neuvième siècle, ne manqua pas d'étonner les Roannais. Le panorama depuis le belvédère était, en effet, magnifique. Maurice ne put s'empêcher de dire :

– Pour les châteaux, chez nous il y en a de bien plus grands...

Sa femme le reprit :

– Mais enfin, Maurice, je pense qu'il faut arrêter de toujours comparer avec la France, tu crois que nous, nous avons ce genre de gratte-ciel ? Moi, je le trouve vraiment joli, ce château, et ce style est très original.

Suzanne avait peur que cette remarque ait froissé leurs hôtes qui se donnaient tant de mal pour leur faire découvrir le meilleur de leur ville. Mais Bob répondit bien vite qu'il était tout à fait d'accord avec Maurice, que la France

recelait de vrais trésors architecturaux et que ce devait être magnifique. Il ne semblait pas du tout vexé.

On continua à découvrir le parc et, avant de retrouver Elise et Jean-Camille, les Roannais se procurèrent de belles cartes postales des lieux. Claudine acheta un écureuil en peluche, elle le trouvait tellement joli et pensait que sa petite-fille, qui était encore bien proche de l'enfance, toute jeune fille qu'elle était, serait ravie de ce petit cadeau. Ginette en prit un également, influencée par son amie. On lui trouverait une place à *La Villa aux oiseaux*, en souvenir de cette belle journée à *Central Park*.

Chapitre VI

Vue plongeante et souvenirs des années 1950 à Roanne

En cette matinée printanière, un beau soleil éclairait les buildings et la visibilité était très bonne. C'est donc ce jour-là que l'on se décida à monter au *Top of the Rock* pour avoir une vue plongeante sur la cité. Comme d'habitude, Jean-Camille avait renoncé à être de la partie. Par contre, sa compagne Elise n'aurait pour rien au monde voulu rater la sortie. On s'y fit conduire en taxi avec Johanna qui accompagnait le groupe. Dire que les Roannais étaient très à l'aise avec la grande hauteur serait mentir, mais personne n'osait trop l'avouer. De plus, le panorama devait être tout à fait exceptionnel. Les Bertrand avaient choisi ce point de vue car, en y allant en début de matinée, il y avait très peu de monde. *L'Empire State Building* était beaucoup plus fréquenté et il fallait patienter longtemps quelquefois pour y accéder. De plus, la vue sur *Central Park* et les gratte-ciel y était magnifique. En arrivant à l'ouverture, les Roannais furent les premiers à monter dans les ascenseurs avec un jeune couple et une famille de touristes sud-américains. Et ils atteignirent la terrasse.

– Hou là, là ! Je ne m'approche pas trop du bord, dit Ginette en prenant le bras de son amie Claudine, j'aurais le vertige...

– Je crois que je n'irai pas très loin non plus... On a vraiment l'impression d'être comme dans un avion ! Suzanne était très impressionnée par la vue unique qui s'offrait à elle.

– Voyons, on ne risque rien avec ces panneaux de verre protecteur, assura Denise, venez, profitons qu'il n'y ait personne, ce serait dommage de ne pas regarder tout au bord.

Maurice et Gilbert s'étaient déjà approchés au plus près avec Elise, qui n'avait peur de rien, comme toujours. La terrasse était vaste et l'on découvrait New York de haut, c'était très impressionnant. Permettant de découvrir une forêt de gratte-ciel avec *Central Park* s'étirant derrière, cette terrasse était un point de vue unique.

Bientôt, en s'habituant progressivement à la hauteur, Ginette vit son malaise disparaître, désireuse qu'elle était de prendre les meilleurs clichés possibles. On resta une bonne vingtaine de minutes et Johanna prit le temps de leur donner le nom de certains buildings et des quartiers que l'on apercevait.

– De nuit, la vue demeure inoubliable avec toutes les fenêtres illuminées, expliqua la femme de Bob, c'est tout autre chose mais cela vaut aussi le coup d'œil.

– Vraiment, Jean-Camille a raté quelque chose, enfin, je lui montrerai les photos, affirma Ginette.

– Je vais lui acheter deux ou trois belles cartes postales à la boutique en bas, assura Elise, qui pensait également à lui et regrettait son absence.

On reprit les vastes ascenseurs pour redescendre et l'on déambula un peu dans le quartier avant de regagner l'appartement. Ce midi, toute la famille Bertrand pouvait déjeuner avec les Français. On avait décidé de faire des crêpes au sarrasin la veille et l'on mangerait tous ensemble au salon en mettant ce que l'on souhaitait sur les galettes : du sucré, du salé... C'était un repas convivial et qui ne nécessitait personne en cuisine. Une fois les ingrédients et les crêpes mis sur la grande table basse, chacun se servirait comme il l'entendait.

Ginette était de plus en plus sollicitée par les petites-filles d'Emile, qui avaient une énorme soif de connaître la vie de leur grand-père, une soif à la hauteur du chagrin qu'avait causé sa

disparition. Bob, si attaché à ce papa qui lui avait tout donné, n'était pas en reste et ne perdait pas une miette des paroles de Ginette.

A lors que l'on en était au café, Bob relança Ginette sur la jeunesse de son père au faubourg Mulsant. Il avait réfléchi pendant la nuit, s'étant réveillé tôt, et d'autres questions lui étaient venues. Il se demandait notamment comment son père avait eu ce goût pour vendre des vêtements, alors qu'il n'avait pas du tout baigné dans ce milieu.

– Vous savez, Bob – Ginette n'arrivait toujours pas à le tutoyer systématiquement –, le faubourg Mulsant, dans les années cinquante, c'était la bonneterie et la maille. Avant, le tissage l'emportait, mais petit à petit, c'est la bonneterie qui a fait vivre de plus en plus de monde, les commandes ne manquaient pas... Des dizaines de petits ateliers travaillaient pour l'industrie de l'habillement. La majorité des gens y étaient ouvriers. A Roanne, il y avait aussi l'arsenal et la métallurgie mais, au faubourg, on était surtout dans le textile.

– Bonneterie ? Qu'est-ce que c'est ? interrogea Jane.

– C'est tout ce qui est relatif aux vêtements en maille, c'était la spécialité de Roanne. Il y avait aussi des usines pour fabriquer les machines comme les ARCT, c'était le nom de l'usine mais je ne me rappelle plus ce que cela signifie. Très peu de marques et de manufactures existent encore. Les concurrences diverses et les techniques modernes, qui ne nécessitent plus trop de main-d'œuvre, ont eu raison du nombre d'entreprises il y a déjà plus de vingt ans. Enfin, à l'époque de notre jeunesse avec Emile, il y avait beaucoup de travail dans ce secteur. C'est sans doute ce qui l'a décidé à se lancer dans ce commerce. La majorité de ses copains de classe avaient des parents qui travaillaient dans ce secteur.

– Ah ! ok, je vois. Bob prenait peu à peu conscience de l'héritage français de son père et de l'incapacité de celui-ci à le lui transmettre oralement.

– Comment était la maison de grand-père Emile ? demanda Alysson, curieuse.

– Oh ! ce n'était pas très grand, il y avait le magasin en bas avec l'atelier et, en haut, une

cuisine et une chambre. Les toilettes étaient communes à tous les logements, dans la cour. Dans l'appartement, il n'y avait pas l'eau chaude mais uniquement un robinet d'eau froide et les hivers ont parfois été très rigoureux, avec beaucoup de neige et une température glaciale.

– Ah oui ! Ça, je m'en souviens ! On chauffait notre logement avec la cuisinière à charbon de la cuisine et, même en laissant la porte ouverte, la chambre était glaciale. Des amas de glace se formaient derrière les fenêtres et également derrière la porte. Ma mère était obligée de prendre le pique-feu rougeoyant pour dégager la porte et l'ouvrir quand mon père rentrait. Ma sœur, encore bébé, avait de grosses moufles dans son berceau et un paquet de couvertures. La Loire avait gelé, cet hiver-là a été très pénible. Dans la classe, on se resserrait tous contre le poêle et l'instituteur nous faisait faire des mouvements toutes les heures pour nous réchauffer. Les encriers étaient posés le matin sur le poêle pour dégeler l'encre... Ce que l'on avait froid aux pieds, aussi, mon Dieu ! confia Maurice qui s'était tassé sur son siège comme pour se protéger du froid en se remémorant ces conditions de vie si rudes.

– L'été, il y avait la fête des Tisseurs, la Sainte-Anne, le vingt-six juillet. C'était quinze jours de fête foraine sur la place Victor-Hugo. Nous n'avions pas d'argent de poche, mais à cette occasion, on avait le droit à quelques sous pour faire des tours de manège, expliqua Suzanne.

– Ah oui ! Je me souviens du fameux manège *le tourbillon des neiges* : c'était follement amusant pour nous d'être assis sur ses petites nacelles qui se balançaient en avant et en arrière et, soudain, une capote de toile se rabattait, nous plongeant dans l'obscurité. C'était mon attraction préférée, dit Claudine qui revivait avec plaisir ce souvenir d'enfant.

– Moi, j'aimais bien les autotamponneuses, je me souviens que je demandais aux voisins si je pouvais faire quelques travaux chez eux pour gagner de quoi faire d'autres tours, expliqua Maurice.

(à suivre)

Isabelle DESBENOIT

Récit extrait du livre *New York*, publié chez BoD, janvier 2017. Site Internet : www.bod.fr
Blog de l'auteur : www.isabelledebnoit.fr



Le puits à souhaits

Depuis que l'homme est homme, il a des désirs, désirs qu'il tente de réaliser, y vouant parfois sa vie sans y parvenir. Chacun d'entre nous formule tôt ou tard à voix haute ou à voix basse ses désirs qui, une fois prononcés, peuvent être qualifiés de souhaits : « Que je voudrais être belle ! », « Comme j'aimerais être intelligent ! »

Ballorcia, la fée, entendait tous les jours des personnes exprimer ainsi leurs volontés, leurs rêves, sans que rien ne se concrétise. Un jour, la fée ne put plus supporter toute cette souffrance, toute cette frustration que les paroles des mortels lui révélaient. Elle décida de créer un courant d'espoir pour l'humanité : c'est ainsi que naquit le puits à souhaits.

A première vue, c'était un puits ordinaire. Toute personne qui se penchait sur sa margelle voyait de l'eau briller au fond. Il était

possible de tirer cette eau et de la boire, comme pour n'importe quel autre puits, mais celui qui avait émis un vœu en se penchant au-dessus de l'eau enchantée, puis avait bu de cette eau, voyait son vœu aussitôt exaucé, pourvu que ce ne fût pas une mauvaise action. Personne n'avait droit à plus de trois vœux, ce qui était, ma foi, fort raisonnable.

La fée Ballorcia fit en sorte que l'existence de ce puits fût colportée par les ragots et se répande dans tout le pays et même au-delà. Néanmoins, le puits se trouvait dans un lieu si discret, si naturel que bien peu pensèrent à le chercher là où il était et rares furent ceux qui virent leurs vœux se réaliser. Les quelques-uns pour qui le miracle se produisit se gardèrent bien de s'en vanter, car il était écrit au fond du seau qui servait à puiser l'eau : « Celui qui dira mon secret perdra ce qu'il a désiré »

et cette seule menace suffisait à faire taire les plus bavards.

Au fil des siècles, l'histoire du puits à souhaits devint une légende qui sombra peu à peu dans l'oubli et nul n'y pensait plus au moment où débute ce récit.

En ce temps-là, vivait un roi qui était bon et juste avec son peuple. Il avait à ses côtés une reine aimable et charmante. De leur union était né un fils qui avait à présent toutes les qualités qu'il était possible de souhaiter chez un jeune prince. Il faut dire que le prince Fayed avait pour marraine la fée Sacalune, parente lointaine de la fée Ballorcia, et qu'elle avait jeté quelques sorts particulièrement bienveillants sur son berceau.

Malgré toutes ces heureuses choses, le roi n'était pas heureux. Il avait un caractère sombre et tourmenté, à l'image de la nuit de tempête durant laquelle il était né. Le pauvre souverain craignait toujours qu'une guerre civile ne ravage son royaume, qu'un pays voisin ne l'attaque et ne l'envahisse ou quelque autre calamité.

Une seule chose pouvait le rassurer : vérifier de lui-même si ses craintes étaient fondées en se mêlant à la population pour comprendre son état d'esprit. C'est pourquoi, tous les jeudis, depuis des années, il se déguisait en marchand et se rendait au marché où, sous le prétexte de vendre divers bibelots, il pouvait avoir connaissance des derniers ragots. Le soir, il rentrait au palais tout rasséréné, jusqu'à ce que ses craintes ne le reprennent et qu'il ne revête de nouveau son habit du jeudi.

Ce petit manège dura des années sans que personne, en dehors de la reine et du Premier ministre, n'en sût rien. Toute autre personne était persuadée que le roi allait chasser ou monter à cheval ou se livrer à quelque autre activité de ce genre. Un jeudi, pourtant, il fut saisi d'un mal de dos si violent qu'il dut garder le lit et renoncer à l'idée d'accomplir sa sortie habituelle. Il consulta la reine et, celle-ci l'ayant approuvé,

il fit venir son fils à son chevet. Il lui révéla l'emploi secret de ses jeudis et dit au jeune homme qu'à présent qu'il avait atteint ses vingt ans, il était de taille à remplacer son père dans cette mission d'espionnage.

Fayed, pour qui la vie au palais était plutôt morne car il y comptait peu d'amis et toutes les distractions lui étaient connues, sentit un petit frisson d'excitation lui parcourir le dos à la perspective de cette aventure.

Le prince consentit sur-le-champ à cette mascarade et revêtit avec enthousiasme le déguisement de marchand. Il se glissa hors du palais grâce au passage secret qui partait de la penderie de la chambre de ses parents, alla chercher dans la grange la carriole contenant le bric-à-brac que son père vendait usuellement, y attela un cheval et partit au marché.

C'était la première fois que le jeune homme allait au marché et il lui sembla qu'il n'avait pas assez d'yeux pour voir tout ce qu'il y avait à voir, pas assez d'oreilles pour entendre tout ce qu'il y avait à entendre, pas assez de nez pour sentir tout ce qu'il y avait à sentir et pas assez de mains pour toucher tout ce qu'il y avait à toucher.

Il ressentit l'ivresse du bain de foule, la gaieté du tohu-bohu populaire, le parfum des marchandises venues d'ailleurs et le naturel de tout ce spectacle le captiva au plus haut point.

Fayed fit à son père un compte rendu débordant d'enthousiasme et le pria de le laisser désormais se rendre au marché tous les jeudis. Le roi, qui sentait bien que ce genre de sorties n'était plus de son âge, y consentit.

Pour le prince, le plus exaltant était encore à venir. Un jour, des mois après sa première mission, alors que le jeune homme avait commencé à s'accoutumer à l'agitation du marché, son enthousiasme fut réveillé par une délicieuse apparition devant son stand.

Une jeune fille aux cheveux blonds comme les blés, aux yeux bleus comme l'azur du ciel et avec maintes autres grâces que les mots

Le puits à souhaits

● ● ● n'aurait su exprimer, se tenait là, en train d'examiner les assiettes qu'il vendait.

Elle ne le regardait pas et le jeune homme, voyant qu'elle allait tourner les talons sans même lui avoir jeté un coup d'œil, lança la première phrase qui lui venait à l'esprit pour retenir son attention :

– Est-ce que je peux vous renseigner ? Qu'est ce qui vous intéresse sur ce stand en dehors de moi-même ?

Aussitôt dit ces mots, il maudit sa vanité qui l'avait fait s'exprimer comme le prince qu'il était et non comme le marchand qu'il était censé paraître.

Mais la jeune fille ne releva pas, se contentant de quelques mots au sujet des assiettes, puis elle s'éloigna. Le prince ne savait que penser de cette rencontre, quand la belle repassa en sens inverse, ne lui prêtant toujours aucune attention. Blessé, le jeune homme s'écria :

– Eh bien, on ne dit pas au revoir ?

La jeune fille mit quelques secondes à se retourner, comme si elle ne pouvait croire que ces paroles lui étaient adressées, mais elle finit par répondre à sa salutation en lui souriant.

Le prince tenta de la retenir en lui arguant qu'elle aurait grand avantage à faire plus ample connaissance avec lui, mais elle lui sourit de nouveau d'un air hésitant et s'en fut.

Toute sa vie, Fayed avait vu les gens le traiter avec admiration, avec déférence et il n'avait jamais imaginé qu'il pourrait en être autrement. Ainsi donc, tout ce respect, tous ces égards que ses sujets avaient pour lui n'étaient dus qu'à son rang et non à sa personne. Marchand, il

n'était plus qu'un homme ordinaire, capable d'échouer dans sa quête de bonheur.

Non ! cela ne pouvait être ! Le prince résolut de tout mettre en œuvre pour séduire la belle, la prochaine fois qu'elle ferait son apparition.

Mais les semaines s'écoulèrent sans qu'il la vit réapparaître. Sérieusement amoureux, Fayed dépérissait à vue d'œil et ses parents s'en inquiétèrent. Le roi accorda à son fils la permission exceptionnelle d'aller au marché tous les jours durant une semaine, au cas où sa bien-aimée s'y rendrait à un autre moment. Mais cette semaine d'attente ne donna aucun résultat et le prince en fut si accablé qu'il dut s'aliter.

Sérieusement alarmé cette fois, le roi appela à la rescousse la marraine du prince, la fée Sacalune. Celle-ci ne savait trop que faire pour remonter le moral de son protégé et elle se mit à lui conter quelques histoires féeriques. L'attention du malade atteignit son paroxysme lorsque la fée lui narra la légende du puits à souhaits. Il décida de trouver ce puits, afin de pouvoir émettre le vœu de rencontrer de nouveau sa bien-aimée.

– Pour t'aider dans ta quête, dit la fée, voici trois objets : une baguette de sourcier qui te permettra de trouver l'eau qui dort et donc les puits anciens, une épée magique qui écartera les ronces devant toi car, là où est ce puits, la végétation a tout recouvert depuis longtemps et enfin, une lanterne dont la chandelle ne se consume jamais ; tu en reconnaîtras toi-même l'utilité le moment venu.

Ragaillardi par la perspective de cette quête qui lui rendait l'espoir de revoir celle que son cœur chérissait plus que tout, le prince se leva dès le lendemain matin, mangea comme quatre et, éperonnant son fidèle destrier Remisande, s'en fut à l'aventure.

Des mois durant, il parcourut le pays et les contrées avoisinantes. Villes, campagnes,

forêts, il ne soustrayait rien à sa recherche, énonçant son vœu au-dessus de chaque puits qu'il rencontrait et buvant un peu de l'eau de chacun d'eux. Il prit des notes sur leurs emplacements, afin de bien s'en souvenir et d'éviter toute confusion.

Les jours passaient mais, soutenu par sa marraine la fée qui lui rendait régulièrement visite et l'assurait, chaque fois, qu'il était plus proche du but, Fayed ne se décourageait pas.

Un soir enfin, Sacalune lui dit :

– Demain, tu atteindras le but que tu t'es fixé.

Le prince ne se sentit plus de joie et se remit en route dès l'aube, ne pouvant attendre une minute de plus.

Au cœur de l'épaisse forêt dans laquelle il se trouvait, après s'être frayé avec son épée magique un chemin au sein des ronciers, il vit les ruines d'un ancien château. Grâce à sa baguette de sourcier, il se dirigea sans la moindre hésitation vers le milieu de la cour et, brusquement, sans que rien n'ait pu le lui laisser prévoir, il tomba dans un trou très profond.

Le malheureux crut sa dernière heure arrivée et pensa intensément à sa bien-aimée. Aussi soudainement qu'elle avait commencé, sa chute se termina dans une eau froide et sombre.

Il comprit alors qu'il était tombé dans le puits qu'il cherchait et bénit sa marraine la fée, dont la lanterne magique lui permettait d'y voir clair.

En élevant la lumière au-dessus de lui, Fayed découvrit des crampons de fer au mur qui allaient lui permettre de remonter à l'air libre. Auparavant, le prince ne manqua pas de boire un peu d'eau, ce qui d'ailleurs le désaltéra fort car sa chute lui avait laissé la gorge sèche.

Au sommet du puits, Sacalune l'attendait, qui le serra dans ses bras avec émotion et le réexpédia avec son cheval d'un seul coup de baguette magique dans son palais natal. Le roi et la

reine l'y attendaient fébrilement et ils furent si heureux de le revoir sain et sauf qu'ils décidèrent d'organiser une grande fête pour célébrer son retour.

Durant la soirée, le prince dansait distraitement avec une damoiselle qui s'efforçait vainement d'attirer son attention, quand les trompettes résonnèrent et il fut annoncé :

– La princesse Etoile.

C'est alors que, sous les yeux émerveillés de Fayed, apparut celle qu'il aimait plus que tout. Il se dirigea aussitôt vers elle pour l'inviter à danser et ne la quitta plus de la soirée.

Elle le salua d'un :

– Eh bien, beau marchand, que me vendez-vous aujourd'hui ?

– Mon cœur, si vous voulez bien l'acquérir, lui répondit le prince avec émotion.

La princesse y consentit et, dans le ciel du prince, elle fut désormais l'étoile rayonnante qui illumina ses nuits.

FIN



ISTOCK



Comme au Japon...

Depuis quelques années, le Japon s'invite dans nos assiettes. Les recettes sont raffinées et les produits, simples, riment avec bonne santé.

Rouleaux de saumon aux piquillos sauce aigre-douce

pour 4 personnes – préparation: 15 min – cuisson: 15 min



dans une casserole d'eau bouillante salée. A la fin de la cuisson, refroidissez-les à l'eau claire et égouttez-les.

– Taillez le saumon en lanières de 10 cm sur 1 cm. Faites-les mariner dans un saladier avec le vinaigre balsamique et l'huile de sésame (enrobez-les bien). Ajoutez les dés de tomates, les piquillos, le concombre et la coriandre ciselée. Salez, poivrez et remuez délicatement.

– Trempez rapidement chaque feuille de riz dans de l'eau chaude et disposez-les bien à plat sur une planche à découper.

– Garnissez les feuilles de riz en déposant dessus 1 feuille de salade, puis les lanières de saumon mélangées aux dés de tomates, aux piquillos, au concombre, à la coriandre et aux dés d'avocats. Ajoutez les haricots verts.

– Formez les rouleaux en les serrant bien (veillez à ne pas déchirer la feuille de riz) et repliez les côtés. Accompagnez-les de sauce aigre-douce.

Ingrédients: 200 g de saumon frais

- 1 flacon de sauce aigre-douce (type Lesieur)
- 2 cuillères à soupe de vinaigre balsamique
- 1 cuillère à soupe d'huile de sésame
- 8 feuilles de riz
- 1 laitue romaine
- 1 concombre
- 1 bocal de piquillos (piments doux, en supermarché)
- 100 g de haricots verts
- 2 tomates
- 2 avocats
- 1 botte de coriandre
- 1 pincée de sésame doré.

Réalisation

- Lavez tous les légumes. Equeutez les haricots. Otez le pédoncule des tomates, coupez-les en 4 et taillez la chair en petits cubes. Pelez et coupez les avocats en dés. Ouvrez le concombre dans la longueur, ôtez les pépins et émincez-le. Taillez les piquillos en lanières. Ciselez la coriandre.
- Faites cuire les haricots verts





par Marion Minuit

Makis aux pommes de terre, huîtres et algues d'Iroise

pour 6 personnes – préparation : 20 min – cuisson : 15 min



Ingédients : 9 belles pommes de terre (variété Blue Belle) ● 18 huîtres n° 3 ● 10 g d'algues d'Iroise (en magasin bio ou au rayon bio des supermarchés) ● 6 feuilles de nori (algues japonaises, en supermarché, au rayon exotique) ● les zestes et les suprêmes de 1 citron vert ● 1 feuille de gélatine ● 10 cl de mirin (alcool de riz doux japonais, en épicerie ou au rayon exotique) ● 1 petit pot de wasabi (en supermarché, au rayon exotique) ● sauce soja ● sel ● poivre.

Réalisation

– Faites ramollir la feuille de gélatine dans un bol d'eau froide.
– Taillez les pommes de terre en fine brunoise (ce qui rappellera les grains de riz). Mettez de l'eau à bouillir et ébouillantez-les. Rafraîchissez-les aussitôt.

– Mélangez le mirin, les algues d'Iroise, les zestes de citron et la gélatine. Ajoutez les pommes de terre, remuez et laissez le tout infuser, de façon à ce que la pomme de terre vienne absorber les parfums.
– Sur chaque feuille de nori (côté brillant en dessous), étalez du « riz » de pommes de terre aux 3/4 de la feuille (sur le côté mat), ajoutez 3 huîtres, puis roulez-les comme des makis (des rouleaux). Recommencez l'opération 5 fois, jusqu'à épuisement des ingrédients.
– Coupez chaque feuille de nori en 3 makis que vous dresserez sur une assiette par personne. Ajoutez une pointe de wasabi, un suprême de citron vert et de la sauce soja.

Une recette de David Bergot du restaurant Le Nautilus à Brest (Finistère).

7 ingrédients indispensables

La sauce soja

– Incontournable ! Elle est présente dans quasi toutes les recettes. Achetez-la en petite quantité, car son goût change rapidement après ouverture.

Le riz court à sushi

– C'est le must, mais on ne le trouve pas partout. On peut le remplacer par un riz rond.

Les nouilles soba

– Il s'agit de nouilles de sarrasin très fines, à manger chaudes ou froides. Dès qu'elles sont cuites, les passer immédiatement sous l'eau froide pour stopper la cuisson.

Le miso

– Prononcez « misso » : c'est une pâte de fèves de soja très salée au goût prononcé. Un délice dans les bouillons et pot-au-feu de légumes.

Les nori

– Ce sont des feuilles d'algues au parfum iodé. Parfaites pour entourer le riz et le poisson des makis, coupées en lanières sur un riz blanc ou émiettées dans une salade.

Le wasabi

– C'est la « moutarde japonaise », verte et très forte ! Son goût rappelle celui du raifort. Il est vendu en poudre ou en pâte.

Le vinaigre de riz

– On en met dans le riz à sushis, mais aussi dans les sauces crudités et, parfois, dans les soupes pour booster leur saveur aigre-douce.



Yakitoris de bœuf au gruyère

pour 4 personnes (12 brochettes environ) – préparation : 10 min – cuisson : 4 min



LES FROMAGES DE SUISSE

Ingédients : 250 g de filet de bœuf
● 200 g de gruyère AOP suisse
● 1 botte de ciboulette ● 100 g de sauce soja sucrée ● 1 cuillère à soupe d'huile d'olive (ou de sésame)
● des piques en bois.

Réalisation

– Découpez le gruyère en bâtonnets de 8 mm de largeur. Plantez-les dans leur longueur sur des piques en bois.
– Taillez le filet de bœuf en fines tranches de 2 mm d'épaisseur,

disposez-les à plat sur une planche à découper.

– Ciselez la ciboulette, puis parsemez-la sur la viande avec un trait de sauce soja sucrée.

– Enroulez les tranches de bœuf autour des bâtonnets de gruyère.

– Faites chauffer une poêle légèrement huilée. Poêlez les yakitoris à feu moyen 2 à 4 min, jusqu'à ce que le fromage soit coulant (ôtez les résidus entre chaque poêlée).

– Servez aussitôt.

Tempuras de pommes de terre aux algues

pour 4 personnes – préparation : 20 min – cuisson : 25 min

Ingédients : 4 pommes de terre (variété Blue Belle) ● 40 g d'algues séchées ciselées ● 1 cuillère à soupe d'huile d'olive ● 1/2 gousse d'ail écrasée ● huile de pépins de raisin (pour la friture) ● sel ● poivre ● fleur de sel ● des piques en bois.
Pour la pâte à tempura : 140 g de farine de blé ● 70 g de farine de riz ● 5 g de levure chimique ● 1 pointe de couteau de miel ● 30 cl d'eau glacée.

Réalisation

– Faites cuire les pommes de terre avec leur peau dans un grand volume d'eau salée (départ à l'eau froide). Lorsqu'elles sont cuites, épluchez-les et écrasez-les à la fourchette.

– Ajoutez les algues ciselées, l'ail écrasé et l'huile d'olive. Poivrez et rectifiez en sel. Formez des

boulettes et réservez-les au frais. **Préparez la pâte à tempura :** mettez les farines, la levure et le miel dans un saladier. Versez l'eau glacée et fouettez énergiquement.
– Faites chauffer l'huile de pépins



F. SCHMITT/GERMICOOPA

de raisin dans une friteuse ou une casserole. La température doit atteindre le th. 6 (180 °C).

– Sortez les boulettes du réfrigérateur. Plantez dedans des piques en bois, puis trempez-les dans la pâte à tempura une à une avant de les plonger dans l'huile de friture. Lorsque les boulettes sont cuites, faites-les égoutter sur du papier absorbant.

– Servez les croquettes après avoir ajouté de la fleur de sel. Vous pouvez les présenter en apéritif, en entrée avec une salade ou bien encore en accompagnement d'un poisson.

Une recette de Jean-Marie Le Guen, du restaurant Ar Men Du, à Névez (Finistère).





Crevettes poêlées au poivre et kakis marinés aux herbes

pour 4 personnes – préparation : 10 min – cuisson : 5 min



J.-C. AMIEL/C. MORIN/KAKI RIBERA DEL XUQUER AOP

Ingédients: Pour les kakis: 3 kakis (type Ribera del Xuquer AOP) ● 6 brins de cerfeuil ● 4 brins de persil ● 4 cuillères à soupe d'huile d'olive ● le jus de 1/2 orange ● sel ● poivre. Pour les crevettes: 12 crevettes crues ● 3 cuillères à soupe d'huile d'olive ● 1 cuillère à café de poivre du Sichuan moulu ● des piques en bois.

Réalisation

Préparez les kakis: lavez et hachez grossièrement le cerfeuil (avec des ciseaux de préférence, pour préserver son parfum). Rincez et ciselez grossièrement le persil.
– Versez l'huile d'olive dans un bol, ajoutez le jus d'orange, le cerfeuil et le persil ciselés (réservez-en 1 pincée). Salez et poivrez.
– Lavez les kakis à l'eau froide, puis découpez-les en fines tranches à l'aide d'une mandoline.

Disposez les tranches dans un grand plat et arrosez-les avec la marinade. Réservez au frais le temps de la préparation.

Préparez les crevettes: embrochez chaque crevette sur une pique en bois. Répartissez-les dans un plat, arrosez-les d'un trait d'huile d'olive et saupoudrez-les de poivre du Sichuan.

– Faites chauffer une grande poêle avec l'huile d'olive et faites revenir à feu vif les crevettes 2 min sur chaque face, jusqu'à ce qu'elles soient bien dorées. Dressez-les dans 4 verrines.

– Egouttez les tranches de kakis (gardez la marinade), puis répartissez-les et superposez-les dans 4 assiettes. Arrosez-les avec un peu de marinade et parsemez-les de persil.

– Placez une verrine de crevettes sur chaque assiette, à côté des tranches de kakis, puis servez.

Le menu de la semaine



Mercredi

Coques marinière
Osso-buco
Pannacotta à la mangue

Jeudi

Asperges vertes
sauce mousseline
Yakitoris de bœuf au gruyère
Gaufres à la chantilly

Vendredi

Soupe de petits pois au citron
Crevettes poêlées au poivre
et kakis marinés aux herbes
Œufs à la neige

Samedi

Salade de légumes verts,
vinaigrette soja-sésame
Rôti de veau au fenouil
Salade de fruits

Dimanche

Rouleaux de saumon
aux piquillos, sauce aigre-douce
Poulet au citron
Fraisier

Lundi

Velouté de courgettes
Blanquette aux petits légumes
Flans au lait de coco,
framboises et litchis

Mardi

Champignons à la grecque
Pâtes vertes aux boulettes
d'agneau
Fraises à la menthe



Farniente

Quand je n'ai rien à faire, et qu'à peine un nuage
Dans les champs bleus du ciel, flocon de laine, nage,
J'aime à m'écouter vivre, et, libre de soucis,
Loin des chemins poudreux, à demeurer assis
Sur un moelleux tapis de fougère et de mousse,
Au bord des bois touffus où la chaleur s'émousse.
Là, pour tuer le temps, j'observe la fourmi
Qui, pensant au retour de l'hiver ennemi,
Pour son grenier dérobe un grain d'orge à la gerbe,
Le puceron qui grimpe et se pend au brin d'herbe,
La chenille traînant ses anneaux veloutés,
La limace baveuse aux sillons argentés,
Et le frais papillon qui de fleurs en fleurs vole.
Ensuite je regarde, amusement frivole,
La lumière brisant dans chacun de mes cils,
Palissade opposée à ses rayons subtils,
Les sept couleurs du prisme, ou le duvet qui flotte
En l'air, comme sur l'onde un vaisseau sans pilote ;
Et lorsque je suis las je me laisse endormir,
Au murmure de l'eau qu'un caillou fait gémir,
Ou j'écoute chanter près de moi la fauvette,
Et là-haut dans l'azur gazouiller l'alouette.

*Théophile GAUTIER (1811-1872),
Premières Poésies*



PHOTOS ISTOCK

Un jardin aux fleurs de couleurs vives attire les papillons.

Les papillons sortent le grand jeu

C'est la saison idéale pour observer les papillons. De beaux spécimens volettent dans les jardins ou les prairies de nos régions. Partons à leur découverte...

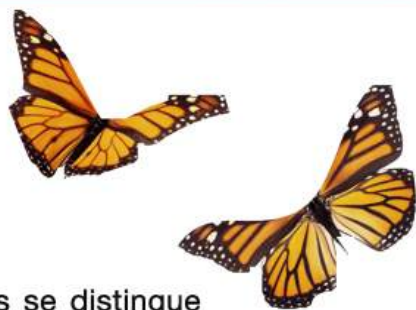
La beauté des papillons aux ailes colorées, leur élégance et leur légèreté quand ils virevoltent de fleurs en fleurs, pour les butiner, ont toujours suscité l'admiration, voire la fascination. Certes, les spécimens les plus grands et les plus chatoyants fréquentent surtout les régions tropicales. Pourtant, plusieurs espèces de belle taille et aux ailes bigarrées se rencontrent dans l'Hexagone. On en

dénombre environ 250, une quantité qui s'explique par la variété des paysages et des climats sur notre territoire. Certaines sont très proches par leur forme et leur coloris, tandis que d'autres sont particulièrement reconnaissables, grâce à des motifs spécifiques finement dessinés. Précisons que nous parlerons uniquement des papillons de jour, bien que les espèces nocturnes se révèlent plus nombreuses.

Le machaon, ou grand porte-queue, est l'un des papillons les plus imposants communément répandus dans tout le pays. Il peut mesurer plus de 8 cm d'envergure, lorsque ses ailes sont déployées largement. Cet impressionnant papillon jaune à nervures



Nos amis les animaux



noires se distingue par ses deux ailes inférieures, chacune marquée d'une tache ronde rouge et terminée par une « queue » assez allongée. Quelques écailles à reflets bleutés ornent également ces deux ailes.

Le flambé présente le même gabarit, ainsi que deux queues effilées. Ses teintes diffèrent quelque peu de celles du machaon, puisque ses ailes sont crème ou jaune pâle et zébrées de bandes noires toutes orientées dans le même sens.

Sur ses ailes inférieures on distingue deux taches rouge-orangé ainsi que de petites touches bleu ciel. Le flambé se rencontre quasiment sur tout le territoire.

Une impressionnante palette de couleurs

Moins imposant – 6 cm d'envergure maximum – mais aussi courant, le paon-du-jour se pare d'un beau rouge profond. Chacune de ses ailes est ornée d'un ocelle – une tache ronde évoquant un œil, comme celles des plumes de paon – bleu clair et crème, entouré de noir. Mais



Certains, comme la petite tortue, aiment butiner les buddleias.

ce papillon sait se faire discret quand il replie ses ailes au revers entièrement noir.

Inversement, le sylvain azuré exhibe des ailes noires à reflet bleuté sur le dessus, parsemées de quelques taches blanches. Leur dessous, en revanche, est coloré de brun-orangé et de blanc crème.

Baucoup de papillons arborent ces trois couleurs : noir, orangé, blanc ; comme la belle-dame, aux ailes joliment bigarrées, dont le revers s'orne de petits ocelles bleutés. Ou encore la petite tortue, aux ailes rouge-orangé festonnées de noir et de blanc. Ces deux espèces sont largement présentes dans tout le pays.

Pourtant, d'autres exhibent une autre palette, telle l'aurore de Provence, uniquement répandue dans le midi de la France. Les mâles se distinguent par leurs ailes jaune d'or à l'extrémité colorée d'orange vif, tandis que les femelles sont blanches.

Quant à l'argus vert, de petite taille, le dessous de ses ailes est teinté de vert vif métallique, ce qui lui permet de se camoufler dans la végétation. De même lorsqu'il déploie ses ailes, brunes sur le dessus.

Enfin, quelques papillons se parent de bleu, comme ceux

du groupe des azurés. Le plus connu est le bel-argus ou azuré bleu céleste, dont le dessus des ailes, finement bordées de blanc et de noir, est coloré de bleu ciel intense. Tandis que le revers, brun clair parsemé de petites taches noires, leur permet de passer inaperçus, une fois les ailes repliées. Ces papillons de petite taille (3,5 cm d'envergure maximum) et assez représentés dans toute la France se remarquent surtout lorsqu'ils se regroupent par dizaines pour s'abreuver dans les flaques d'eau ou les terrains humides.

Notez que certaines espèces d'azurés ont un développement particulier. Les chenilles, lorsqu'elles sont encore de petite taille, se trouvent prises en charge par des fourmis qui les adoptent et les nourrissent !

Protégeons-les, ils sont précieux !

Vous pouvez aisément observer toutes ces espèces non loin de chez vous, voire dans votre jardin, surtout si vous y laissez une petite parcelle de plantes



Le sylvain azuré se reconnaît aux reflets bleutés de ses ailes.



Le machaon est aussi nommé grand porte-queue.



Le flambé se rencontre dans toute la France.



Le paon du jour arbore des ocelles évoquant des yeux.

Bonne idée!

A Terra Botanica, un parc d'attraction situé à Angers, on peut admirer une centaine de papillons exotiques du monde entier. Et assister aux lâchers spectaculaires, voire à des éclosions en direct! Une belle idée de balade avec les petits.

Terra Botanica, route d'Épinard, BP 80609, 49106 Angers Cedex 2, tél. 02-41-25-00-00, <http://www.terraborotanica.fr>



qui attirent les chenilles – car il n'y a pas de papillon sans chenille! – En effet, fleurs des champs, trèfle, orties, plantain... sont des végétaux qui reçoivent les œufs de divers lépidoptères. Il faut cependant éviter tous les produits pesticides, nocifs pour ces insectes.

Quant aux fleurs qui font venir les papillons, il s'agit des plus vivement colorées, notamment les bleues et violettes. Ces lépidoptères volettent également dans les prairies, les petits chemins cam-pagnards, ainsi

que dans certains parcs aux abords des villes.

Pour pouvoir les reconnaître, procurez-vous un petit guide simple, ou consultez les sites Internet spécialisés, qui publient des fiches d'identification et donnent des conseils pour observer et protéger les papillons (1).

Ces insectes, comme la plupart des insectes pollinisateurs, sont en effet parfois menacés, non seulement par les pesticides, mais aussi par la modification des milieux écologiques.



La Belle-dame ou vanesse des chardons.

Or, ils sont utiles pour plusieurs raisons. D'abord ils contribuent à la reproduction des fleurs en les butinant. Ensuite, ils sont essentiels dans la chaîne alimentaire (les chenilles constituent un aliment primordial pour les oisillons). Enfin, ils sont un indicateur de la bonne santé d'un milieu écologique et de sa biodiversité.

Observer les papillons, c'est apprendre à les connaître... et contribuer à les protéger. ■

Christine TIMMERMAN

1 – <http://noe.org/reconnecter/programme/observatoires-de-la-biodiversite-des-jardins/>

Le musée des Veillées

Le Patio bleu
Santiago RUSIÑOL (1861-1931)
Museu de Montserrat – Montserrat (Espagne)

